

Le QUARTIER LATIN

Directeur: GASTON POULIOT

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

Rédacteur en chef: CHARLES-A. LUSSIER

Sommaire

L'OEIL DE CARABIN	Louis-Philippe Dupuy Georges Dufresne
ETUDIANTS D'AMERIQUE	Guy Beaugrand-Champagne
CHRONIQUE MILITAIRE	C. D.
ENQUETE ELITE	Jean-Marie Brassard
BERNARD LARAMEE	Sarto Ouellet
LA CIE DES TRAMWAYS	Gabriel Marchand
LA CHAMBRE DE COMMERCE DES JEUNES	
VOICI DES LIVRES	Claude Lussier Georges Dufresne
LES REVUES	Charles-A. Lussier
NOUVEAUX PROPOS SUR "L'OTAGE"	Jean-Louis Ronx
SOUHAITS A LA MUSIQUE	Yves Tanguay
LES CONCERTS	
AIR DE MUSETTE DEVANT LA CRECHE	Edmond Labelle
JE FAIS UNE CATHEDRALE!	Robert E. Llewellyn
BERTHELOT BRUNET ET VEUILLOT	André Tessier
QUILLES INTER-FACULTES	Blaise Trubiano
LE SKI	
REGLEMENTS DU CHALET DE SKI	Le Conseil
BALLON AU PANIER	Henri Dagenais
NOEL GRIS	Geneviève de la Tour Fondue
NOEL!	Marie Lemoinoir

Guy Viau

chroniqueur d'art au QUARTIER LATIN a préparé le supplément sur la peinture que nous publions aujourd'hui.



BILLET DE LA SEMAINE

Notre vie

Peu de communiqués cette semaine. Le froid et les examens gèlent tout le monde. De Polytechnique à la Faculté de Droit, les étudiants ont fermé leur porte à double tour. En robe de chambre, le café fumant sur le coin de la table de travail, ils n'y sont pour personne.

Toutefois entre deux examens, les étudiants en droit se sont convoqués en assemblée générale. Ils se sont donné deux comités spéciaux: celui "des tables de la Bibliothèque" et celui "des autobus". Le premier pour récupérer ou revendiquer certaines tables; le dernier doit faire pression et tirer des ficelles pour faire monter les autobus jusqu'à l'Université. Ces messieurs en ont assez. Il fut même question d'un petit quelque chose pour la grève des policiers et pompiers, mais quelqu'un se demanda si c'était "de nos affaires", et d'ailleurs tout le monde a de l'ouvrage.

Il y a les Finissants de Chimie qui sont "en passe" à Shawinigan eux. Visite industrielle (qu'ils disent).

Dans les environs du bureau des Constitutives, on entend parler de ski, de chalet, de fêtes, de débat après les fêtes. Ça va bien.

An C.E.O.C., Santa Claus a déjà distribué quelques "pipes". Et à nous, il nous distribuera de nouveaux officiers. On remarque parmi les nouveaux "one pipe", un directeur de journal (H.E.C.) et un ancien président des débats.

Enfin l'on y décida d'envoyer un message de remerciements à la Chambre de Commerce des Jeunes pour son attitude à l'endroit de l'Université.

Maurice RIEL

AU FRANÇAIS INCONNU

par

Fernand Seguin

O Français décoré qui ignore la géographie, Français exactement moyen dont l'âme, multipliée quarante millions de fois par elle-même, compose l'âme précise de ton pays, c'est à toi que choisit de s'adresser, pour parler de la France, le Canadien-Français moyen. Car tu es au monde l'inconnu avec lequel il serait le plus aisé de lier connaissance. Il nous suffirait de prononcer les noms Villon, Racine, Verlaine, Claudel, Duhamel. Celui qui pourrait nous présenter l'un à l'autre, ce n'est ni ton propriétaire, ni ton percepteur, c'est Maurras, c'est Giraudoux...

Il nous vient ce soir le désir de parler de la France parce qu'elle est seule et qu'elle souffre et qu'elle espère en ce quatrième Noël sous l'envahisseur. Nous pourrions — au risque de caricaturer les harangueurs officiels — dessiner les traits saillants du génie français, citer à la barre les grandes œuvres civilisatrices de la France, redorer les fastes de son histoire, dégager les lignes de son destin glorieux et porter le passé garant de l'avenir. Mais il nous monte aux lèvres des paroles malhables, hésitantes, toutes simples, les seules qui puissent réussir à consoler les malades...

Nous désirons te dire, ô Français, que nous nous ennuyons de ta patrie comme on s'ennuie d'un parfum, d'une musique, d'une femme. Tout ce que la France compte de poètes, d'écrivains, de penseurs, de savants, nous les connaissons pourtant presque uniquement par les livres; de peintres, de joailliers, de couturiers, par les revues qui nous en apportent un écho fidèle et régulier. Ces livres que la France éparpillait chaque automne comme une bande d'oiseaux migrateurs, nous les recevions dans les seules cages qui gardent la civilisation: les bibliothèques. C'est grâce aux in-folios que Descartes et Bergson nous ont appris l'art de penser, Baudelaire la poésie, Molière le rire, Péguy l'honneur, Duhamel l'homme, Giraudoux la fantaisie, que tous nous ont enseigné la mesure et la clarté. Nous connaissons la France grâce à ses imprimeurs...

Nous savons d'elle aussi ses paysages d'Ile-de-France, doux et construits à l'aune humaine, ses ciels de Bretagne gonflés de nuées,

ses épaisses forêts du Morvan, ses rivières aux noms de femmes, son vent fou de liberté qui souffle sur la bruyère des landes, son soleil méditerranéen ardent comme une présence, qui double chaque olivier d'une ombre palpitante. Les noms de ses bourgs et de ses villes dansent dans notre souvenir: Carcassonne qui éclate comme une trompette, Aigues-Mortes qui tinte comme un glas; Issy-les-Moulineaux, ridicule et charmant, Bellac claquant comme une langue; Chenonceaux, Amboise, Valençay, châteaux de dentelle; Elboeuf, Dinan, Rouen, villes en gros drap; Bressuire, Largentièrre, Olliegues, Rivesaltes, qu'on savoure comme un vin vieux. O Français ignorant la géographie, c'est grâce à elle que nous connaissons la France!

Et ceux d'entre nous qui possèdent de vieilles aïeules françaises, pleines de rhumatismes et de souvenirs, ajoutent à leur image de la France ce que toutes les agences Cook du monde ne pourront jamais leur faire connaître: cette allée sablonneuse ouverte au cœur d'une forêt bruisante d'où l'on aperçoit, au-dessus des muguettes, le village assoupi de Carré-les-Tombes; cet abbaye de la Pierre-qui-Vire où chacun vient graver son nom, fossile neuf, sur une table druidique; cette galette de noces, énorme et plate qu'on traînait sur un char jusqu'à la mairie; ces raisins gros comme le poing, éclatants de soleil qu'on chipait en face de la place du marché, à Poitiers; ce vieux Barsac dégusté un matin clair dans une auberge de Saint-Claud; cette unique violette que le printemps éveillait chaque avril au fond du jardinet et dont le parfum invitait toute la maisonnée à l'éveil du printemps. Heureux ceux qui peuvent connaître la France à travers les souvenirs — dorés par l'âge — de leurs grand-mères!

O Français moyen, ignores-tu que près de la lisière de ton pays, en Artois, dort un coin de terre canadienne et qu'ici à Gaspé repose un peu de sol français? Ces deux tufs se sont enfoncés au centre de la terre et nos pays sont devenus, comme nos cœurs, des vases communicants. Placés au niveau inférieur, nous avons recueilli

de la France son trop-plein de génie et de culture, ses penseurs, ses écrivains, ses peintres, rares ambassadeurs; ses livres, ses vins, ses étoffes, sa musique, ses bijoux, tout ce qu'elle comptait de plus typiquement français, ses aïeules à jupe noire... Vers la France tendue, telle un cuir, par cinq cordages auxquels l'humanité s'agrippe comme aux derniers liens qui retiennent la civilisation, vers ce pentagone étalé comme un beau socle avec un bourg au cœur de chaque département et un buste au cœur de chaque bourg, notre province, se tourne comme vers une mère pour s'abreuver à l'éternelle source d'humanisme et de culture.

Et parce que nous avons reçu de la France son authentique message, nous savons aujourd'hui ou git la vérité dans ce cruel déchirement qui dresse vos frères contre vos frères. Nous savons, d'une certitude organique, que le seul chemin où pouvait s'engager la France était celui de l'honneur et que l'honneur exige le respect du contrat, si douloureux soit-il. Et si vous n'êtes pas parmi nous pour étayer notre vérité, nous possédons du moins, témoin précieux, cette parcelle de France spirituelle que nous nous étions constituée à force d'admiration et de respect, cette présence française qui est devenue, depuis que vous souffrez, une douleur intime et chaude dans cette partie de notre cœur où la fibre est le plus sensible et le plus vibrante. Une douleur qui donne à nos paroles l'accent de la seule vérité, l'amour. Sachez donc, Français héroïque et inconnu, que si vous êtes torturé par l'angoisse, nous le sommes aussi; votre faim nous affame et votre soif nous dessèche la gorge. La seule différence, c'est que votre pays montre le visage de la souffrance et le nôtre, celui de l'espoir.

Car nous croyons que le lieu du monde où la loyauté, l'honneur, la justice, la mesure, se retrouvaient à leur maximum de densité et à leur plus pur orient ne peut rester longtemps écrasé, et que ces vertus comprimées à leur point extrême, finiront par éclater à la face du monde. Aujourd'hui, vous souffrez cruellement dans votre chair et dans votre esprit. Demain, c'est encore de vous que nous viendront la lumière et le salut.

L'OEIL de CARABIN

par Louis-Philippe Dupuy

UN PAS VERS L'EMANCIPATION

Les légations canadiennes des Etats-Unis, du Brésil, de l'U.R.S.S. et de Chine sont devenues ambassades.

C'est une date importante dans notre histoire. Nous devons nous en réjouir.

Nous devons reconnaître au très Hon. M. King une extraordinaire habileté. Le jugement que l'Histoire portera sur cet homme devra être nuancé à souhait.

Quant au dernier acte de l'administration, nous soulevons notre chapeau. Il s'en trouvera pour le critique, s'ils est vrai que l'unique absolu est la relativité de toutes choses.

MORALITE

Le croiriez-vous? On trouve des industriels de cette trempe. La citation est du "Devoir":

L'Association professionnelle des industriels avait comme conférencier mardi dernier, à son assemblée mensuelle au club Canadien, M. F. W. Walden, directeur de la Compagnie Walden, de St-Jean, Qué.

Il traita du problème moral à l'usine. Il dit qu'il faut de toute nécessité redonner au Christ sa place à l'usine car il est le premier ouvrier-modèle et c'est le premier ouvrier que l'industriel met dehors.

Le but de l'industriel, dit-il, ne doit pas être seulement de fabriquer des produits mais avant tout de faire oeuvre humaine. Aujourd'hui, continue-t-il, la plupart des manufacturiers conduisent leur industrie dans un esprit matérialiste et séparent, chez l'ouvrier, la vie privée de la vie professionnelle, ce qui est impossible dans la pratique de la vie. Si un individu est moralement douteux dans sa vie privée, il risque de donner le mauvais exemple dans sa vie professionnelle. M. Walden demande donc avec instance aux industriels de revenir au véritable esprit du christianisme.

NOUVELLE FACULTE

Nous sommes heureux de saluer la nouvelle faculté des sciences sociales politiques et économiques de l'Université Laval.

Nous avons eu l'occasion d'entendre le Père Georges-Henri Lévêque, O.P., il y a quelques années, et son dynamisme nous permet de prévoir pour sa nouvelle faculté un avenir fructueux.

NOTRE LANGUE

De la dernière conférence de M. Henri Bourassa nous tirons ce passage qui est, en somme une partie de la fameuse réponse à Mgr Bourne.

"Je ne veux pas, par un nationalisme étroit, dire ce qui serait le contraire de ma pensée — et ne dites pas, mes compatriotes, que l'Eglise catholique doit être française au Canada. Non; mais dites avec moi que, chez trois millions de catholiques, descendant des premiers apôtres de la chrétienté en Amérique, la meilleure sauvegarde de la foi, c'est la conservation de l'idiome dans lequel, pendant trois cents ans, ils ont adoré le Christ.

"Oui, quand le Christ était attaqué par les Iroquois, quand le Christ était renié par les Anglais, quand le Christ était combattu par tout le monde, nous l'avons confessé et nous l'avons confessé dans notre langue."

VIVE NOUS AUTRES!

La conférence sur les maladies vénériennes à Ottawa nous a valu des fleurs.

En effet la législation de l'hon. M. Godbout sur le sujet est, paraît-il, la plus adéquate.

Le lieutenant-col. D.-H. Williams, officier chargé du contrôle des maladies vénériennes dans l'armée canadienne, a déclaré qu'une base solide pour le contrôle de ces maladies a été établie dans la province de Québec et que les résultats obtenus y sont meilleurs que partout ailleurs au Canada. Parlant à la conférence internationale de quatre jours tenue ici, il a dit: "Durant les prochains mois et les années à venir, il faudra surveiller attentivement ce qui se passe dans la province de Québec au point de vue vénérien, car dans cette province on a jeté depuis deux ans les bases d'un grand mouvement."

Le col. Williams a aussi hautement vanté les méthodes de contrôle organisées par le service d'hygiène de la province de Québec. "Le contrôle provincial des maladies vénériennes ne sera jamais efficace, tant qu'on ne l'organiserait pas comme il l'est dans le Québec", a-t-il ajouté.

BON CONSEIL

Du discours de l'hon. Louis St-Laurent au Lower Canada College. Incidemment, avec toutes ces fleurs aux libéraux aujourd'hui, je compte bien recevoir un chèque du parti.

Le ministre Saint-Laurent déclare, en outre: Jeunes Canadiens qui deviendrez dans quelques années les chefs de file de la nation, si vous désirez apporter de l'unité nationale canadienne, je vous avertis en toute sincérité que vous n'y réussirez qu'en vous familiarisant vous-mêmes avec la langue française dans la même mesure où plusieurs d'entre nous, Canadiens d'origine française, nous nous sommes familiarisés avec la langue anglaise.

SAGESSE

Nous sommes heureux de souligner une appréciation très sensée du Dr H.-S. Grant, doyen de la Faculté de médecine de l'université Dalhousie sur le système "pompiers" dont on avait, jusqu'à ces derniers temps, gratifié certaines de nos facultés. Le passage est de la "Presse":

Le Dr H.-S. Grant, doyen de la faculté de médecine de l'université Dalhousie, a déclaré hier soir à un dîner de l'Association des diplômés de cette institution que la formation rapide des médecins en temps de guerre tend à abaisser le niveau de la profession.

BRAVO M. DROUIN!

Le croiriez-vous? Il s'est trouvé un ministre libéral du conseil des ministres de la province de Québec pour protester publiquement contre le traitement qui nous est fait dans le fonctionnarisme fédéral.

Nous faisons rarement appel aux sentiments sur ces questions pour le moins délicates. Mais lorsqu'on nous présente des chiffres comme ceux mentionnés plus bas, il nous est impossible de ne pas bondir. Si nous souffrons depuis 1760 d'un complexe d'infériorité, il n'est pas nécessaire d'en chercher la cause bien loin.

Il y a tout de même telle chose qu'une certaine pudeur publique. Ceci est un extrait du discours de M. Drouin paru dans le "Devoir" du 10 décembre:

"Vous y comptez 26 contrôleurs, qui ont la malhonnêteté et l'indifférence de la nation, directement ou indirectement. Sur 26, savez-vous combien il y a de Canadiens français? ZÉRO. Entendez-vous? Pas un seul Canadien français contrôleur de la vie économique de la nation.

"On aurait droit de penser, Monsieur le Président, que, du moins parmi les députés-contrôleurs, nous pourrions avoir notre nombre. Ils sont 18, il y a trois noms français.

"Le ministre des Munitions lui-même est avisé principalement par cinq assistants dans son exécutif. Par un ne porte un nom français. Le sous-ministre lui-même a quatre assistants dans son exécutif. Nombre de Canadiens français: zéro. Dans ce bureau, il y a 35 officiers supérieurs chargés de l'administration: un seul est des nôtres.

"Monsieur le Président, dans le département de la production 104 officiers supérieurs président: nous en avons deux. Le coordinateur en chef des contrôles et président général des industries contrôlées a deux assistants avec lui. Notre part: zéro.

"Monsieur le Président, on parle souvent de la branche de priorités. Savez-vous quelle est la part des nôtres dans cette branche des priorités à Ottawa? Sur 13, zéro.

"Maintenant, Messieurs et Mesdames, pour ces priorités, il y a des représentants régionaux dans plusieurs provinces. Il y en a huit. Notre part: zéro. Monsieur le Président, faisons un résumé des officiers supérieurs de ce département, en commençant par le ministre et en descendant jusqu'au moindre officier de cette branche du département des Munitions, créée spécialement pour l'effort de guerre: le total complet de ces employés supérieurs est de 222 et nous en avons huit là-dessus.

"Bref, le pourcentage des Canadiens français dans ce département principal des activités de l'effort de guerre est de 4%.

"Qui de vous, Messieurs du commerce et de l'industrie de la province de Québec va se lever pour dire qu'il est fier d'être Canadien français après cela?"

"Le dernier coup de canon pour garder le Canada à la Couronne britannique le sera par un Canadien français". Dressons un monument à ce soldat inconnu et tout de suite, ça presse!

SOURIRES

"The sky was so blue you wished you could wear it".

(Della T. Lutes)

"The children sat like so many tightly corked bottles of ginger ale, demurely holding their fizz".

(Frances Warner)

THE MEANING OF CHRISTMAS

Une belle page de l'archevêque de New-York, Mgr Francis J. Spellman:

Holiday and Holy Day, Christmas is more than a yule log, holly or tree. It is more than natural good cheer and the giving of gifts. Christmas is even more than the feast of the home and of children, the feast of love and friendship. It is more than all of these together. Christmas is Christ, the Christ of justice and charity, of freedom and peace.

The Joy of Christmas is a joy that war cannot kill, for it is the joy of the soul and the soul cannot die. Poverty cannot prevent the joy of Christmas, for it is a joy no earthly wealth can give. Time cannot lither Christmas, for it belongs to eternity. The world cannot shatter it, for it is union with Him who has overcome the world.

The leaders and peoples of nations must understand these fundamental truths if we are ever to have freedom and peace. Unless charters and pacts have a divine sanction, unless "God is the Paramount Ruler of the world," then again and again,

Étudiants d'Amérique

par Guy Beaugrand-Champagne

LES ETUDIANTS SONT PRIVILEGES?

(VARSITY)

Dans une lettre ouverte au "Varsity", un étudiant de Toronto écrit:

Military training on the campus presents a parody in that students whose expenses are borne by the government are not required to undergo military training during the term since this would interfere with their studies. The remaining students, no matter how important their studies may be to the war effort, are compelled to drill. This training is often referred to as "our return for the privilege of attending University."

It has alleged (The Varsity, Nov. 15, 1943) that University students are a privileged class, being granted concessions not given the other citizens of this country. If this be true, the unfairness of the situation is obvious. The government of Canada should take immediate steps to stop this injustice and the Universities should be declared open only to those whose studies are essential to the nation. Those permitted to continue their studies under these conditions should be put in uniform and placed at the government's discretion so that they may contribute their maximum effort.

Only then will the Universities be able to justify their existence in wartime.

Il est évident, si l'on regarde les choses dans leurs fondements, que le fait pour un jeune de poursuivre ses études à l'Université n'a aucun caractère de privilège. C'est une nécessité pour l'Etat, la Société, la Démocratie et tous les autres grands mots pour lesquels l'ensemble combat. On reconnaît que non seulement le soldat combat, mais aussi l'ouvrier et le civil. Très bien, leur action est immédiate, parce qu'elle doit l'être; mais la nôtre, parce qu'elle prépare, espérances, une reconstruction lointaine, doit être considérée comme très importante quoique médiante. Nous ne jouissons d'aucun privilège: notre condition nécessaire d'étudiants ne peut nous être supprimée que devant un danger immédiat, souverain et certain. Si ma mémoire ne fait pas défaut, je me souviens d'avoir lu dans nos journaux que Mussolini, devant la menace de l'invasion de la Sicile, se décida enfin à proclamer les étudiants conscriptibles pour l'armée et les usines. Mais seulement à cause d'une extrême nécessité. Non pas comme s'il retirait un privilège.

A ce sujet, nous pouvons encore revenir sur un sujet déjà traité: la nécessité de toutes les facultés universitaires dans la guerre.

Certes, nous en avons déjà parlé ici. Et nous en reparlons parce que c'est un sujet qui intéresse tous les "étudiants d'Amérique", comme en font foi nombre d'articles parus dans les différents journaux d'étudiants. Le plus récent, un très long éditorial, parut dans le VARSITY le 3 décembre.

Déjà, "Varsity" avait traité du sujet dans un article intitulé: "The case for Liberal Education". Malgré que le sujet a l'air usé, disent-ils, nous y revenons. Les humanités ont fait leurs preuves et commencent enfin à être reconnues puisqu'on tend à leur donner un rôle important "in the basic post-war reconstruction". L'article mérite nombreuses citations:

The current trend is keyed by Dr. Fred J. Kelly, chief of the higher education division of the United States Office of Education, who stated recently that "we will have a fairly adequate supply of engineers and scientists after the war. The deficit is in the liberal arts." It is true that Dr. Kelly was speaking of the United States where liberal education has suffered an all but complete disruption, but the notable depletion of our own arts enrolment indicates a similar, if somewhat smaller, deficit here.

What It Means

What this deficit means is conveyed in Dr. Kelly's statement that "technologies must win the war but humanities and social sciences must hold the peace." Science, which first appeared in ancient Greece among liberal thinkers and whose way to free investigation was paved throughout the Middle Ages by the enlightenment of the humanists, is now repaying without stint the debt to its foster-parent by playing a leading part in the war for its defense. The task of holding the peace is fully recognized by the humanists and the glaring example of how the peace was not held the last time stands as a challenge to them.

In The Daily Iowan Professor Norman Foerster reflects on the situation tough-mindedly:

Is the university to be caught equally unprepared for peace? . . . Is the university, and the society in which it functions determined to profit by its mistakes after the last war? Unquestionably it is—in the economic and political realms. . . . Much the same thing happened during the last war, though the reforms proposed were less drastic and therefore, it would seem, easier of attainment. Why were the results so dismal? the answer would appear to be: because no economic and political reorganization can succeed unless it is accompanied and sustained by a moral and intellectual reorientation.

Alors, l'auteur demande si nous sommes préparés à cela. Evidemment nous avons moins souffert que les Américains qui ont vu le gouvernement sacrager leurs organisations de collèges et universités. Notre gouvernement nous a un peu plus respectés en n'attaquant pas les facultés non-essentiels. Mais est-ce assez? Non? Et de nouveau, l'auteur cite le Daily Iowan:

If in this crisis of civilization the university is to serve the state and nation fundamentally, its departments of the humanities will have to set their house in order. . . . The true humanities are in no danger: civilization must have them, and will revive in due course because it must have them, not because complacent professors of the false humanities are alarmed at the shrinking of their hunting preserves.

On devra donc changer cette attitude actuelle, "the present tendency to sneer at everything that does not immediately pay off in commissions or essential war jobs." On devra s'intéresser aux langues, à la littérature, la sociologie, etc. . . . (Enfin, les gens "pratiques" s'en rendent compte.)

An immediate return to anything like the pre-war Hollywood conception of campus life is not to be expected. The present trend toward greater seriousness will be maintained, perhaps even be increased, because of the age of the students. The ex-servicemen who will form a large part of the campus population will be men and in general students will tend to be more mature. The terms "college men and women" will come into more general use, replacing the slovenly terminology, never wholly deserved, of "college boys and girls."

Colleges will with then deal in "adult education" in its fullest sense and the result may be in stiffer courses on the whole, provided the war does not result in a permanent feeling, in places where streamlining schemes have been tried, that the humanities can be done up in capsule form and gotten over with in a hurry.

"IL A BON GOÛT DANS LA PIPE!"



B.F., le Baccalauréat en Fumage, est un degré important. Il confère à un homme le droit à des heures de bienheureuse satisfaction tous les jours de sa vie. Prenez votre degré chez le Prof. Picobac — toujours doux et agréable.

TABAC

Picobac

as the waves upon the shore, must catastrophe follow catastrophe. Not until men lay aside greed, hatred, pride and the tyranny of evil passions, to travel the road that began at Bethlehem, will the Star of Christmas peace illuminate the world. Christmas is the Birthday of freedom, for it is only the following of Christ that makes men free.

sion, lui rendre les mêmes services dans la mesure de leur capacité.

LS-Ph. DUPUY

PAIX ARMEE

Aux utopistes incorrigibles que les "baisers Lamourette" de la Conférence de Téhéran pour- raient avoir convaincus de l'évolution de Staline vers l'esprit démocratique, nous rappelons le communiqué suivant, lu à la radio dimanche dernier:

"La Russie reconnaît le général Tito, plutôt que le roi Pierre, comme chef du gouvernement yougoslave".

Or, le général Tito vient de se proclamer de sa propre autorité chef du gouvernement yougoslave, se révoltant de ce fait contre le roi Pierre, son chef légitime. Cette proclamation arrive après une longue période d'hostilité ouverte entre les troupes du général Tito, rebelle, et celles du général Mihailovitch, fidèle à son souverain. Tous les pays alliés avaient jusqu'ici reconnu le roi Pierre, ou plutôt avaient continué de le considérer comme souverain légitime de son pays. Mais voilà que la Russie décide de reconnaître comme juste l'usurpation du général Tito qui, nous allions oublier de le dire, est chef des éléments communistes yougoslaves.

Cette reconnaissance suit de quelques jours la promesse de Staline à l'effet que la Russie ne se mêlerait pas de la politique intérieure des autres pays. La colombe, elle aura besoin d'être blindée!

Georges DUFRESNE

8 carrés de délicieuse nourriture

2 — CRÈME LIQUIDE AU CHOCOLAT
2 — CRÈME LIQUIDE BORDEAUX
2 — CRÈME LIQUIDE À LA VANILLE
2 — Caramel LIQUIDE CRÈMEUX



Enrobés de riche chocolat Neilson's — procédé français



La Vie Universitaire

Chronique militaire

L'ENTRAÎNEMENT EST-IL MONOTONE ?

Dans une déclaration récente, le principal de l'université McGill affirmait que l'entraînement dans cette université était monotone et ennuyeux.

L'officier commandant du C.O. T.C. de l'université de Toronto, émit aussitôt une opinion contraire.

Les autorités militaires de McGill, n'ont pas pris part officielle à ce débat, mais un article paru en éditorial dans le "McGill Daily" et approuvant l'attitude de Monsieur Cyril James, avait pour auteur, dit-on, un officier en vue du contingent de cette université.

Nous ne sommes ni qualifiés, ni autorisés, pour discuter du mérite des arguments fournis de part et d'autre, cependant, nous basant sur la situation qui existe dans notre propre contingent, quelques réflexions s'imposent.

L'entraînement que l'on suit au C.E.O.C. est basé sur un syllabus fourni par les quartiers généraux et qui est le même pour tous les corps-école d'officiers canadiens.

Avec un peu d'imagination, on peut adapter ce syllabus rigide à l'entraînement que l'on se propose de faire suivre.

Ainsi l'enseignement militaire est reparti sur trois ans; cours de base, cours avancé, et cours supérieur. On ne risque plus d'ennuyer le cadet par une répétition d'année en année des mêmes exercices. L'on peut même introduire des parades de bain, de gymnastique et de cinéma, qui apportent chaque semaine un certain divertissement.

L'on se plaint qu'un équipement désuet nous est fourni, du moins quant aux armes à notre disposition. Celles-ci sans être très récentes, servent quand même le but auxquelles elles sont destinées; c'est-à-dire en connaître le manie- ment et le mécanisme.

Le C.E.O.C. ne donnant plus aux cadets l'avantage de pouvoir se qualifier, ne sert plus son objet et devient inutile.

Erreur profonde, les cadets de notre contingent qui permutent à l'armée active se distinguent partout et sont très recherchés.

Les quartiers-généraux leur facilitent l'accès aux centres d'entraînements avancés et entre plusieurs candidats leur donnent toujours la préférence.

Enfin les études accélérées et des programmes de plus en plus chargés devraient dispenser l'étudiant de son service militaire. Il suffit de rappeler pour répondre à cet argument que les modifications aux règlements ont presque résolu toutes ces difficultés et que quelques nouveaux ajustements finiront par faire disparaître les derniers inconvénients.

Voilà à quoi se résument les principaux griefs contre le C.E.O.C. avec de la patience et un peu de bonne volonté il y a moyen de réduire au minimum les désavantages de l'entraînement militaire que personne d'entre nous n'a voulu mais dont nous avons tiré le meilleur parti possible. A la guerre comme à la guerre.

C. D.

"Le jardin des bêtes sauvages"

BERNARD LARAMÉE

Je me souviens de cette histoire de Madame Lucie Delarus-Mardrus dans laquelle elle nous parle de deux petits garçons. Il y en avait un qui était toujours content de tout et l'autre qui ne l'était jamais. Leur père, voulant sans doute faire une expérience, la nuit de Noël, garnit leurs souliers. Dans l'un, il mit une belle petite automobile et dans l'autre du crottin de cheval. Le lendemain matin, il s'empressa de demander à ses enfants:

—Et qu'est-ce que le bon père Noël vous a apporté cette nuit?

Celui qui était toujours mécontent, de répondre:

—Oh! moi, une petite automobile, mais elle est blanche et je la voulais noire, de plus elle n'est pas bien grosse, etc., etc., etc.

L'autre dit:

—A moi, il m'a donné un petit cheval, mais il est parti.

Cela me fait penser à Bernard Laramée... Sans doute que dans cette histoire comme dans la réalité, dans la vraie vie, il ferait le Père Noël. Ça vous surprend? Bien non! Tout le monde sait que le père Noël de chez Eaton ou de chez Dupuis, c'est pas vrai (sic), mais que le père Noël des pauvres existe réellement et c'est Bernard...

Il n'a ni grosse barbe, ni gros capuchon. Il n'a même pas de... cheveux... (pardonne-moi Bernard, c'est parti malgré moi...) Vous le voyez souvent passer dans les corridors; il marche très vite, salue tout le monde d'abord de la tête, puis de la boîte... pas sa bouche, une vraie boîte en métal blanc... Souvent seul, souvent entouré d'une cour de belles jeunes filles, le président de la Conférence Bourget, ancien président de la même Conférence, et il y trois ans, vice-président de la toujours Conférence Bourget, vous demande l'aumône pour les pauvres.

C'est extraordinaire de voir qu'un profane, étudiant comme nous, qui ne porte ni bure ni mitre, apporte tant de dévouement à une bonne oeuvre. Voilà un rare exemple, les gars, et si nous n'avons pas le courage de l'imiter ayons au moins la largesse de coeur de l'encourager.

Et d'abord, est-ce que nous savons bien ce que c'est la Conférence Bourget? Bernard, dis-nous ça.

—Pour m'exprimer en termes (hum!) la Conférence Bourget c'est une artère à deux tronçons; si j'étais encore étudiant h.e.c., je dirais: c'est une entreprise à filiale. La Conférence d'en bas, avec siège social à Poly et aux Hautes-Études, et la Conférence d'en haut, avec siège social au sein de toutes les Facultés de la Montagne.

—Qui est président de la Conférence d'en bas?

—Le vice-président de l'organisation centrale est automatiquement le président d'en bas, et ce "second" si dévoué est Louis-Georges Carignan de Poly. Je profite de cette heureuse occasion pour le remercier chaleureusement pour le dévouement désintéressé qu'il apporte à la cause des pauvres.

—Dis, Bernard, combien de familles secours-tu à l'aide de souscriptions que tu ramasses à l'Université?

—15 familles, mon vieux, 4 avec les souscriptions d'en bas et 11 avec celles d'en haut. En tout 131 personnes. Cependant, je regrette de dire que malgré l'effort admirable de beaucoup d'étudiants, le grand nombre ne donne encore rien quand chaque semaine, on leur passe le chapeau pour la St-Vincent de Paul. Vois-tu, actuellement, à l'Université, on ramasse à peu près la moitié de l'argent qu'il nous faut, le reste nous est fourni par la Société St-Vincent de Paul de la ville. Ce n'est pas correct!

—La faute à qui?

—A personne et à tous nous autres. Il faudrait que chaque président de faculté s'en occupe. Mettons, le lundi, par exemple. Pourquoi pas? A ce moment-là, les gars ne sont pas trop "cassés". C'est si facile pour le conseiller de classe de passer le chapeau, la tuque si l'on veut. Qu'on la défonce de dix cents, la St-Vincent de Paul leur en donnera une autre... Le président fera ensuite parvenir le tout à Fernand Delhas, Administrateur de l'A.G.E.U.M.

Allons, les gars, ayons un peu de coeur au ventre! Il nous faut pour Noël \$300.00 pour les pauvres. Je sais que parmi nous, étudiants, il y en a qui ont déjà bénéficié de notre propre générosité. Je dis "générosité", le terme est osé, mais il le sera moins la semaine prochaine. Un mot d'ordre: donnons au moins chacun dix cents! Ainsi nos 131 protégés passeront un joyeux Noël à cause de nous. Nos petits pauvres seraient si heureux de trouver quelques bonbons dans leurs bas de Noël... Brunet, Gingras, Dansereau, Longtin, Gagnon, Cousineau, Pauzé, Papineau, vous tous chefs de famille, voyez-y! Une belle collecte pour Noël, et toujours de belles collectes pour la St-Vincent de Paul! Compris?...

Ainsi, en plus d'avoir fait notre devoir, d'avoir été l'âme de la joie, ou au moins de la subsistance, chez nos pauvres, nous aurons contribué au dévouement sans borne de Bernard Laramée, notre bonhomme Noël, le bout-en-train de l'Université, l'ami de tout le monde.

—C'est bien dit, hein, Bernard? je parle bien?

—Certain, mon "eux Sarto, tu parles comme un homme!

—... ? (Si j'étais capable de siffler à la Costello...)

Sarto OUELLET

SON EXCELLENCE MGR YU-PIN

Dans l'après-midi du 14 décembre, Son Excellence Mgr Paul Yu-Pin, accompagné de son secrétaire le Dr Stephen Pan, a visité l'Université. De haute taille — il dépasse 6 pieds — parlant admirablement le français, très au courant des relations sino-américaines, Mgr Yu-Pin est un hôte

des plus intéressants. Il s'est déclaré enchanté de sa visite dans notre maison et a su en apprécier l'architecture d'une modernité de bon aloi. Il nous a prédit que l'Université posséderait dans un avenir rapproché une section d'études chinoises.

LA CIE DES TRAMWAYS DE MONTRÉAL ET NOTRE SERVICE D'AUTOBUS

Tout d'abord, il faut admettre qu'à la suite de démarches la Cie des Tramways accorde à l'Université un service spécial d'autobus en certaines occasions, tels les concerts, débats, visites, etc. Ce qui prouve qu'un service régulier est possible. Car si la Cie dispose d'autobus en ces occasions, elle peut sûrement les assigner continuellement au circuit de l'Université.

De plus il est nécessaire. En effet, quelque 1,500 étudiants et 500 professeurs fréquentent l'Université le jour et le soir. Et divers organismes, attachés ou extérieurs à l'Université, y possèdent leurs locaux. Tels le C.U.A.C., le cour préparatoire au C.A.R.C., la section U. de M. de l'école d'avionnerie fédérale-provinciale, le Conseil National des Recherches. Sans compter les nombreux officiers et employés de l'Administration.

Ce petit monde explique la formation d'un circuit régulier. Le-

quel d'ailleurs pourrait continuer le circuit, déjà existant, Mont-Royal avec terminus à la rue Mont-Royal et Ave des Pins et aux chemins de la Reine-Marie et de la Côte-des-Neiges. Ce qui amènerait une décongestion du circuit 29 entre les mêmes extrémités, au bénéfice des citoyens d'Outremont.

D'ailleurs différentes associations métropolitaines ont compris ce besoin. Témoin la Chambre de Commerce des Jeunes de Montréal, lors de sa dernière assemblée générale, alors qu'elle a approuvé à l'unanimité une motion du vice-président, Pierre DesMarais, à cet effet.

En conséquence la Cie des Tramways, corporation d'utilité publique et qui doit s'appliquer à satisfaire les besoins des citoyens par son service de transport, est dûment informée des faits et ne peut offrir d'excuse en la matière.

Gabriel MARCHAND

LA CHAMBRE DE COMMERCE DES JEUNES du district de Montréal

Résolutions adoptées à l'Assemblée du 16 novembre 1943

IL EST PROPOSE PAR Pierre DesMarais, SECONDE PAR Jules Trudeau, que la Chambre de Commerce des Jeunes prie les autorités municipales de prendre immédiatement les mesures nécessaires pour paver cette rue au moins de façon temporaire et faire exécuter les travaux de nivelage et terrassement qui s'imposent ainsi que pour la confection d'un trottoir,

et que copie de la présente résolution soit envoyée à Son Honneur le Maire, au président du Comité Exécutif, au directeur des services, au directeur des travaux publics ainsi qu'au greffier de la ville de Montréal.

IL EST PROPOSE PAR Pierre DesMarais, SECONDE PAR Jules Trudeau, que la Chambre de Commerce des Jeunes, à son assemblée générale du 9 novembre, prie instamment la Commission des tramways de Montréal de prendre les mesures nécessaires pour que le service d'autobus soit prolongé jusqu'aux approches de l'Université de Montréal,

et que copie de cette résolution soit envoyée au président de la Commission des tramways de Montréal, au gérant général de la Compagnie des Tramways, à Son Honneur le maire de Montréal, au président de la Régie provinciale du transport, ainsi qu'aux journaux.

IL EST PROPOSE PAR Pierre DesMarais, SECONDE PAR Jean Morin, que la Chambre de Commerce des Jeunes se joigne à la Faculté de médecine pour prier la Société d'administration de l'Université de Montréal de prendre tous les moyens possibles pour réaliser ce projet vital pour notre Université et la Faculté de médecine;

et que copie de la présente résolution soit envoyée à la Société d'administration de l'Université ainsi qu'aux autorités provinciales et municipales que ce projet doit intéresser.

"LES AMIS DE L'ART"

La direction du Forum offre aux "Amis de l'Art" des billets à prix spécial pour "Ice Capades" en matinée le 18 décembre. — Billets maintenant à la disposition des membres aux bureaux de l'Association, 1097 rue Berri.

A l'Ermitage, samedi 18 décembre, matinée théâtrale sous la direction de Mme Fernande Albany, et à laquelle prendront part: Milles Yvette Brind'Amour, Gisèle Schmidt et Janine Sutto, MM. Charles Deschamps François Rozet et Roger Garceau.

M. Georges Savaria sera le pianiste invité.

L'Association désire informer ses membres que les représentations du Barbier de Séville par les Compagnons de saint Laurent sont remises au 24, 25 et 26 février. — Les billets déjà achetés seront valables pour ces représentations.

Des laissez-passer sont à la disposition des membres désireux de visiter le Musée Historique Canadien, 3715 Chemin de la Reine Marie. — Prière de s'adresser aux bureaux.

La Banque Canadienne Nationale

est à vos ordres pour
toutes vos opérations
de banque et de
placement

Actif: Plus de \$200,000,000

529 bureaux au Canada

62 succursales à Montréal

FUTURS AVOCATS, NOTAIRES, INGÉNIEURS OU AGRONOMES

N'oubliez pas que la compétence seule vous permettra de réussir. Et qui, de ceux qui aspirent aux plus hautes situations, peut se dispenser aujourd'hui d'une formation économique?

Inscrivez-vous donc à L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

(affiliée à l'Université de Montréal et subventionnée par le Secrétariat de la Province)

Un programme d'étude spécialement adapté à vos besoins, vous conduira à la Licence en sciences commerciales et vous fournira cette formation économique indispensable à votre réussite.

DEMANDEZ TOUS RENSEIGNEMENTS ET NOTRE PROSPECTUS GRATUIT AU DIRECTEUR: 535, AVENUE VIGER, MONTREAL



VOICI DES LIVRES ... ET DES REVUES

ANDRÉ ROUSSEAU
NOUS PARLE

André Rousseau nous parle de ses amis. Il nous dit les livres qu'il aime, simplement, à voix douce comme lorsqu'on parle de l'amitié. Chaque beau livre est pour son âme ouverte et accueillante une âme à découvrir. Et Rousseau à voix émue nous dit l'enchantement unique de cette belle expérience humaine.

Il a réuni, pour notre joie, l'essentiel de ses découvertes en trois beaux livres dont les titres embrassent dans un même amour le monde classique et le monde moderne, la France, l'Allemagne et l'Angleterre. Trois volumes vibrants de son amitié, de toute cette richesse humaine amoureusement amassée.

Et ces trois magnifiques volumes, Rousseau nous les offre dans une préface admirable.

Ces pages que j'ai lues pour la première fois à l'âge de mes dix-sept ans ont gardé dans mon esprit un prestige incomparable. Elles donnaient un sens au monde de la littérature moderne au seuil de laquelle le collège me laissait, éperdu et passionné, sans autre guide qu'Albalat ou Faguet. La main dans celle d'André Rousseau, j'entrai, l'âme émerveillée, dans un monde vibrant d'une vie intense, doux à mon cœur de toute sa chaleur humaine. Dans un monde où chaque nom ouvrait mon âme à une vision plus poétique, plus compréhensive, plus humaine du monde. Je dois à Rousseau, Bernanos, Mauriac, Charbonne, Giono, Fournier, Colette, Carco, Green, Giraudoux et combien d'autres; tous ceux que depuis ce jour, d'un cœur fidèle, je n'ai cessé d'aimer.

Cette longue préface où il ne songe pas à nous cacher son âme, débordante de son amour passionné et lucide de la littérature vivante. Parce qu'elle est de la vie. Parce qu'elle permet d'atteindre une âme, un homme. Et il met à cette recherche une immense compréhension, une sorte de respect fervent. Je garde encore le souvenir vibrant de ce bouleversement que causa la lecture de Rousseau dans ma vie paisible de collégien.

En face de la littérature je cessais d'être un écolier dissertant sur ces entités abstraites que sont les auteurs dans les manuels d'histoire littéraire. Je devenais un homme avec un cœur et un amour puissant pour la vie et pour ces hommes qui plus que tout autres sont engagés dans la vie et dans l'humain. Rousseau ne fut sans doute pas le seul à opérer ce réajustement des valeurs. A son défaut ce travail se serait fait de lui-même, lentement. Mais les bouquins de Rousseau le provoquèrent d'une façon si absolue, si totale que c'est à lui que je choisis de rendre grâce.

Ce témoignage personnel peut sembler déplacé dans une chronique d'allure objective. Mais j'avoue, je suis incapable de parler d'une façon désintéressée d'André Rousseau. Pour moi, peu de livres ont comme les siens une valeur d'ouverture sur la vie.

C'est aussi à Rousseau que je dois de m'avoir ouvert le monde fragile et intensément poétique de certaines oeuvres anglaises, Virginia Woolf, Rosamond Lehmann, Charles Morgan, furent les premiers guides de mon âme ravie dans la littérature contemporaine anglaise. Là encore Rousseau fidèle à sa mission de chercheur d'âmes, ouvrait un trésor de richesses insoupçonnées. Ou plutôt, il nous met dans le cœur, le désir fou de les connaître, et fraternellement il nous en donne la clé. Tout le plaisir de la découverte, tout l'enrichissement est pour nous seuls.

"Mais surtout je tâche d'en atteindre la valeur, cette espèce d'âme des oeuvres par où tant de livres décevants pourraient être sauvés. Car je crois que les oeuvres des hommes sont très comparables aux hommes; si l'on pouvait toujours atteindre les âmes des hommes, aucun d'eux ne serait négligeable".

Cette phrase de la préface à "Littérature du XXe siècle" dont chaque phrase serait à citer, tout en indiquant la haute idée que Rousseau se fait de son métier de critique, donne aussi à mon sens, la disposition du cœur et de l'esprit requise de qui veut pénétrer le monde de la littérature vivante, et atteindre l'âme des hommes.

A ces deux volumes sur la "Littérature du XXe siècle" Rousseau ajouta bientôt "Le Monde Classique".

De Homère à Verlaine, Rousseau poursuit avec une amouruse compréhension sa recherche des âmes. Mais cette fois au lieu de pénétrer directement l'oeuvre vive de Racine ou de Baudelaire, il s'appuie pour chacun de ces auteurs, sur un ouvrage de haute critique. Mais ce dernier, s'il est l'occasion qui permettra à Rousseau d'exercer sa compréhension et de laisser déborder son amour des âmes, n'est souvent que cela. Et Rousseau bien vite atteint l'âme de ces "oeuvres qui ne meurent pas". Il gratte la croûte de la critique superficielle, il redonne aux chefs-d'oeuvre leur vrai visage et découvre l'âme profonde de leurs auteurs.

Voilà comment la critique, comme l'amour, est à l'origine de l'oeuvre d'art.

Claude LUSSIER

Le monde classique, Littérature du XXe Siècle par André Rousseau, réédités à Montréal par Variétés.

LA JEUNESSE DE BÉRAUD
ET CELLE DES AUTRES

Le livre de Henri Béraud est de ceux qui d'avance dissolvent tout commentaire. On ne discute pas le témoignage d'un écrivain sur lui-même: il faut faire confiance. En ce sens "Qu'as-tu fait de ta jeunesse?" par sa franche honnêteté, est un livre précieux.

Peu d'écrivains n'ont pas senti l'impérieux besoin, l'urgence de cristalliser les souvenirs de leur enfance. Ceux qui y ont cédé ont voulu, avec toute leur âme, traduire dans un livre unique

tout ce que leur enfance renfermait d'intangible et d'incomparable. Ce livre ils l'ont voulu à part, hors de leur métier d'écrivain, hors commerce en quelque sorte. Par besoin de retourner à la source de leur inspiration, de leur vérité. Par besoin de montrer la vraie qualité de leur âme.

C'est la justification qu'ils présentent en nous offrant le livre ouvert de leur enfance et de leur jeunesse: cette nécessité...

C'est à ce poids de richesse humaine qu'il nous faut les peser. Voilà pourquoi tant de livres de ce genre, malgré leurs nombreux mérites, sont si décevants. Bien peu sont jugés assez lourds de ce poids de vérité et de vie.

Ce sont ces réflexions qui viennent à l'esprit à la lecture du livre de Béraud. Elles donnent le sens de cette promesse implicite qu'il renferme.

Notre génération, autant que toute autre, est sensible au séduisant mirage des livres ouverts. Elle se penchera sur celui-ci comme sur tant d'autres avec curiosité mais aussi avec une immense faim de splendeur humaine. Avec une sagesse instinctive, elle fait cette plongée dans un passé qui lui semble lointain, dans l'espoir d'y trouver une solution à son problème essentiel: refaire à la mesure de l'homme un monde devenu inhumain. Elle attend une leçon d'enrichissement, une leçon de dignité humaine.

Elle trouvera, avec le parfum vieilli d'une génération qui s'en va, l'image d'une jeunesse différente de la sienne. Béraud refuse de juger mais son livre rend témoignage d'une génération qui refusa de donner l'exemple et ne sut pas laisser des maîtres.

Voilà par quoi le livre de Béraud est profondément décevant. Béraud lui-même n'en est pas le plus responsable. Son tableau d'une bohème insouciant, rêveuse et pauvre nous permet de découvrir une jeunesse ardente qui sut aimer profondément mais ne prit jamais conscience de ses responsabilités.

Mais par-dessus tout, et c'est par là que le livre de Béraud mérite de durer, l'amitié véritable et fraternelle tient beaucoup de place dans cette jeunesse. Béraud s'efface dans le livre de son passé pour faire place à ses amis. Il nous les présente avec beaucoup d'amour, il en parle avec ferveur. Son livre est un hommage à la jeune amitié et il ne tente pas de nous cacher que si par ce livre il doit être jugé, il entend qu'on le juge à ses amis. Béraud se penche sur sa jeunesse pour y voir revivre ses amis.

Et son livre est lourd de toute cette amitié.

Claude LUSSIER

"NORD-SUD"

Coureur de bois ou colonisateur, c'est la figure canadienne d'un problème profondément humain, celui du choix entre la vie stable et la vie de mouvement, celui de l'obéissance à l'appel de la terre ou à l'appel de la route. Problème plus général et plus âpre dans les pays jeunes comme le nôtre. Civilisation et sauvagerie sont encore étroitement mêlées comme des corps qui luttent. L'appel envoûtant

des rivières vierges et des forêts luxuriantes chante encore à portée d'oreille.

Léo-Paul Desrosiers a compris la grandeur dramatique de ce choix. Il en a fait le thème principal de son oeuvre littéraire. Il nous place avant le choix ou après. Le choix se fait entre des états mixtes, pour Pierre de Rencontre par exemple. Mais toujours au fond c'est ce choix qui a déchiré la jeunesse de nos grands-pères, de nos pères souvent, la nôtre même parfois.

"Nord-Sud", c'est le choix lui-même, le choix entre les routes aussi nettement, aussi simplement opposées qu'elles peuvent l'être, c'est le choix dans la plus forte intensité dramatique où il a jamais pu baigner. Vincent Douaire, c'est François de Rencontre ressuscité après deux siècles.

En 1850, il ne s'agit plus de courir les bois pour faire la lutte à l'Iroquois. Non, c'est la drave, la chasse au gibier à plumes, et c'est surtout la ruée à l'or, l'Eldorado, la Californie où les rivières roulent de l'or, où en une semaine on gagne à sasser du sable les revenus d'un an de travail pénible sur la terre. Ce mirage, nos grands-pères l'ont vu; beaucoup même, comme le mien, ont obéi à son appel. A cause de cela, le roman de Desrosiers éveille en nous une acuité émotive toute spéciale. Nous sommes dedans; nous sommes intéressés par notre chair autant que par notre esprit. Nous vivons l'intrigue et les défauts, les faiblesses d'écriture, nous blessent comme des erreurs dans notre vision elle-même.

Comme les autres livres de Desrosiers, "Nord-Sud" offre des détails d'une psychologie très fine et des images pleines de beauté.

"Un instant il rêva dans la chaloupe attachée au rivage. La lune était mince et pâle: un simple croissant aux cornes si fines, si longues qu'elles se rejoignaient presque pour former un anneau, une alliance d'argent pur et lumineux. En arrière de lui, tout le long de la pointe, la rangée des liards qui semblaient se hausser jusqu'à l'infini dans l'obscurité, allongait au bord de la rivière son immense tenture funéraire; et les arbres dormaient debout, en tremblant d'un léger frisson de leurs feuilles, comme en rêve."

Nous avons beaucoup aimé "Nord-Sud", même si nous n'y avons pas trouvé une aussi grande sûreté d'écriture que dans "Sources". C'est encore l'âme canadienne-française, la nôtre, que Desrosiers nous offre. C'est un conflit essentiellement partie de notre vie qu'il expose. Nous nous y sommes laissés prendre et nous en sortons profondément remués.

Qu'on nous permette, en terminant d'exprimer un désir. Dans "Nord-Sud", l'appel de la terre c'est en Josephite, c'est en l'amour pour Josephite qu'il s'incarne dans le cœur de Vincent Douaire. Dans le choix entre l'appel du voyage et celui de la terre, ce dernier prend la figure de la femme. En partant pour la Californie, c'est l'amour de la femme que Vincent rejette ou croit rejeter. Le livre serait plus grand, plus beau, qui dresserait le conflit pur, sans symbole d'un côté ou de l'autre. Nous espérons qu'il nous sera donné. Et nous croyons que Léo-Paul Desrosiers pourrait le faire.

Georges DUFRESNE

L'ÉCOLE CANADIENNE

Rares sont nos revues spécialisées au Canada français. Pour de mesquines raisons, apparentées à la ladrerie des soi-disant administrateurs, il fut toujours difficile de maintenir de semblables périodiques, sinon impossible de les fonder. Quand, en plus de n'être pas lucratif, un organe ne présente pas des résultats immédiats, on lui impose, par esprit d'économie sordide, les restrictions du crève-faim pour lui enjoindre un peu plus tard de mourir à cause d'un rendement désespéré. Tel n'est pas le cas de l'Ecole canadienne.

Monsieur René Guénette, son rédacteur en chef, avec l'autorité généreuse que lui reconnaissent dorénavant tous les milieux intellectuels, a survécu aux brimades des moins dévoués, les plus habiles, et est en mesure aujourd'hui de présenter une oeuvre de directives opportunes et d'humanisme.

L'Ecole canadienne est une revue mensuelle destinée spécialement au personnel enseignant de la Commission scolaire des écoles catholiques de Montréal. Elle a comme but de promouvoir la culture générale de tous les professeurs, tant laïques que religieux. Cette fin éminemment, pour ne pas dire suréminemment, importante doit éveiller tous les gens soucieux qui ont en main l'éducation de l'enfant. Nous comprenons aisément que les déjournés de cette oeuvre culturelle sont ceux qui en profiteraient le plus. Le malheur veut qu'ils ne ressentent même pas un tel besoin. Et combien nombreux nos éducateurs qui n'ont pas les moyens de s'en priver.

Pour servir à la culture générale, il faut en partant servir à une profession particulière. L'Ecole canadienne offre régulièrement des études de pédagogie, des travaux de méthodologie appliquée, des sujets d'orientation à différents âges et à différents milieux. Voilà une oeuvre fructueuse qui, toutefois, peut réussir à effrayer les dormeurs béats. A cause de cela précisément devons-nous la répandre, l'imposer. Voilà une oeuvre de nature à enrayner l'impéritie des bonnes âmes dont la sphère de rayonnement se limite à leur propre personne.

Elle bénéficie d'abord aux professeurs, tant laïques que religieux. Elle leur est même exclusive. Nous voudrions formuler un souhait qui répondrait à la fois au désir et au besoin d'un public moins restreint que celui du professorat. Plutôt que de s'ennuyer à la bigoterie de tant et tant de revues dites religieuses, plutôt que de s'abriter à la lecture des fadaises de magazines chamarrés, les parents trouveraient dans l'Ecole canadienne le plus efficace moyen de collaborer à l'avancement moral, disciplinaire et intellectuel de leurs enfants, et d'eux-mêmes si souvent.

L'Ecole canadienne apporterait aux parents les connaissances pratiques de psychologie et d'orientation. Elle tient compte des conditions les plus éloignées en même temps que des époques diverses. Différents collaborateurs, même de l'étranger, exposent les multiples tendances de l'être humain et nous laissent méditer le message complexe et enrichissant de plusieurs génies dans leurs confessions.

L'expérience mûre que, dans son esprit de jeunesse, monsieur René Guénette sait toujours perfectible nous vaut en l'Ecole canadienne l'apport nécessaire que les plus jeunes hésitent douloureusement à joindre aux doctrines toutes neuves.

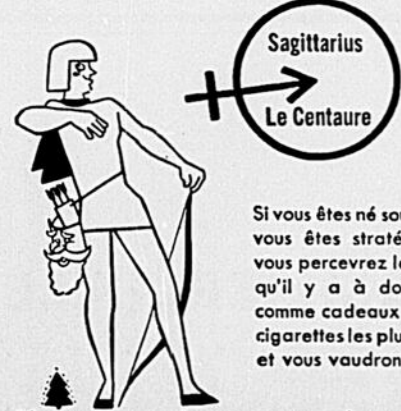
Charles A. LUSSIER

Secrétariat de la Province
de Québec

On ne saurait surestimer l'importance de l'enseignement des Beaux-Arts pour l'avancement de notre peuple. Cet enseignement a fait des progrès considérables, depuis quelques années, sous l'impulsion que lui a donnée le Secrétariat de la Province.

Jeunes gens, jeunes filles qu'attirent l'Architecture, le Dessin, la Peinture, l'Aquarelle, la Sculpture statuaire et ornementale et l'Art décoratif (théorique et pratique), suivez les cours de l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal, institution d'enseignement supérieur et foyer de haute culture.

Pour renseignements, s'adresser au Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, 3450 rue St-Urbain, Montréal.

HECTOR PERRIER
ministreJEAN BRUCHESI
sous-ministreÊTES-VOUS NÉ ENTRE
le 22 novembre et le 22 décembre?

Si vous êtes né sous le signe du Sagittaire, vous êtes stratège. Par conséquent, vous percevrez les nombreux avantages qu'il y a à donner des Sweet Caps comme cadeaux des Fêtes. Elles sont les cigarettes les plus populaires au Canada et vous vaudront le plus de popularité.

C'est pour cela que vous donnerez des Cigarettes
SWEET CAPORAL
"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

DE MAGNIFIQUES ALBUMS À COLORIER

Les Editions Variétés viennent de publier une remarquable série pour les enfants de six albums à colorier. La matière de ces livres a été tirée des Fables de La Fontaine.

Les images révèlent un La Fontaine à la mode du XXe siècle. Jean Simard qui a illustré ces livres a créé des personnages qui se comparent à ceux pourtant extraordinaires de Benjamin Rabier. Ce jeune artiste canadien déploie dans son dessin un talent d'illustrateur plein d'esprit, de finesse et d'une inépuisable jeunesse.

Des textes bien appropriés ajoutent aux dessins une jeunesse fraîcheur. Ils sont dus à la fine plume de Robert E. L'Yvelly, cet animateur incomparable. En parfaite harmonie avec l'illustrateur, il interprète d'une façon charmante, amusante, et éducative les chefs-d'oeuvre du bonhomme La Fontaine.

Voici donc des versions modernes, vivantes et gaies de ces incomparables Fables qui ont fait les délices des enfants et même de leurs parents. Chaque album comprend 32 pages

illustrées à leur pleine grandeur et agrémentées d'un texte à la portée des jeunes. Chaque album contient en outre le texte même des Fables de La Fontaine. Les couvertures sont en cinq couleurs chatoyantes. Toute cette harmonie concours pour donner des albums qui resteront parmi les plus beaux souvenirs de tous ceux qui les liront.

Voici donc les titres de ces albums où chacun trouvera la joie de connaître:

Maître Aliboron
Renard, le goupil
Homme, le bipède
Trotte-Menu
Messire le lion
Verte, le grenouille

(1) Six albums publiés par les Editions Variétés. Prix \$0.15 chacun. La série par le poste \$1.00. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux éditions Variétés, 1410 rue Stanley, Montréal, Canada.



NOUVEAUX PROPOS SUR "L'OTAGE"

Après l'audition à Montréal de "L'Echange", de "L'Annonce faite à Marie" et de "L'Otage", espérons que la fable de Claudel obscur disparaîtra. Que l'on m'entende bien et que l'on n'aille pas confondre facilité et obscurité: un poète peut fort bien ne pas être obscur sans être facile. Car la première qualité d'un grand auteur est de nous découvrir à chaque lecture des trésors qui nous étaient d'abord demeurés cachés. Tel est le cas de Montaigne, de Molière, de Racine, de Verlaine, de Gide et d'une multitude d'autres qu'on a profité d'approfondir de plus en plus. Ceux qui découvrent entièrement leur pensée au premier contact ne doivent pas être notre affaire. Rien d'étonnant donc qu'il faille une préparation pour voir Claudel à la scène; et que les spectateurs qui se sont rendus au Gesù sans avoir pris aucune connaissance du texte de "L'Otage" ne se scandalisent pas de n'y avoir vu goutte. C'est normal. Vaut-il mieux alors selon l'avis de certain critique, lire Claudel que de l'entendre? Non: il vaut mieux lire Claudel avant que de l'entendre. Et encore, combien de découvertes ferons-nous de secrets qui nous avaient échappé après quatre ou cinq lectures. Et cela, parce que LES PIÈCES DE CLAUDEL SONT EMINEMMENT SCENIQUES ET DRAMATIQUES. Qui prétend le contraire, confond, pour son malheur, mouvement, action et intrigue. Que veut-on de plus que ce terrible choix de Sygne entre l'amour de l'homme et celui de Dieu? C'est là le sujet de toute la pièce et c'est un sujet plus que suffisant pour être dramatique. Bérénice n'est pas davantage un conflit entre l'amour et le devoir, et qui prétendra que Bérénice ne soit pas théâtral?

Que Sygne aime Georges, son cousin, qu'elle puisse céder à son amour sans pour cela devenir coupable; et que d'un autre côté, elle se voie en mesure de sauver le Pape, prisonnier chez elle, en se donnant à un homme qui lui répugne: voilà l'action de "L'Otage". Cette action atteint une telle crucialité à la dernière scène du second acte, alors que le curé Badilon convainc Sygne de faire le sacrifice sans y être forcée par sa conscience, qu'on ne peut nier, au risque de se révéler incapable de comprendre toute la cruauté tragique de la situation, que "L'Otage" soit théâtral. Ce qui précède cette scène, — l'entrevue des deux Coufontaine, la conversation de Georges et du Pape, où celui-ci refuse de se réfugier en Angleterre, la proposition de Turelure, — converge entièrement vers la clef-de-voute du second acte; et tout le troisième acte en découle. Voilà une architecture parfaite où la pièce s'appuie toute sur le sacrifice de Sygne. L'action revêt ainsi la forme d'une ogive dont les deux arcs prennent racine dans la terre par l'amour de Sygne pour son cousin avant et après l'acceptation, mais dont la pointe et la pierre-maîtresse s'élance vers le ciel grâce au sacrifice de Sygne, d'abord incomplet, puis qu'il n'engage que le corps, puis rendu entier par ce geste de soumission, large et embrassant, que fait Sygne au moment de la mort.

Que le sujet ne soit pas traité à la mode classique, voilà ce que tout le monde sait, mais voilà ce que tous ne veulent pas accepter. Et pourquoi? Shakespeare n'a pas reculé devant le sang et les cris: ira-t-on contester que son théâtre soit génial? Certes non: Shakespeare est un génie, et tout ce qui sort de lui passe sous le signe du génie. Ses imitateurs sont tombés dans une formule idiote et déplaisante, le mélodrame, parce qu'eux, ils n'avaient qu'un talent plus ou moins développé. Claudel a sa formule qui touche quelques fois au mélodrame. Seul, de nos jours, il peut se permettre cette licence, parce que seul de nos dramaturges, il a le génie. Ou on ose après cela, comme on l'a fait quelques fois dans nos journaux montrealais, comparer Claudel à Bernstein ou à Bataille, voilà qui dénote une totale incompréhension de la part du critique.

L'interprétation que madame Pitoëff et sa troupe ont donnée de "L'Otage" ne pouvait être plus au diapason

claudélien. Il est inutile d'insister sur le jeu parfait de madame Pitoëff. Ou plutôt, oui. Trop de monde ne voit là qu'une formule théâtrale où la vedette essaie de se distinguer de ses comparses. On ne comprend pas que dans le débit de madame Pitoëff, chaque inflexion a sa portée, que tous les mots du texte ont été étudiés et approfondis de manière à mettre les plus importants en pleine lumière et d'estomper les autres. Toute la richesse de son jeu ne peut se communiquer qu'au lecteur attentif qui, comme elle, a pénétré jusqu'à la sève nourricière du mot. Ainsi, au second acte, où la pièce et l'interprétation atteignent à une perfection inouïe, toute la personnalité de madame Pitoëff est engagée dans le conflit terrible que soutient Sygne. Son corps se raidit sous les coups du bourreau, sa voix devient d'une intensité hallucinante, tout chez elle essaie de fuir le sacrifice avant que de se soumettre, effondrée et anéantie, devant le Christ qui devient énorme et triomphant. Tout cela, c'est Sygne qui le ressent; mais comprend-on que ces sentiments ne nous frapperont pas en pleine poitrine s'ils ne devenaient ceux de l'interprète. L'habitude est tellement prise chez nous de ne voir de force que dans le texte et de ne considérer l'interprète que comme un diseur de texte, que lorsque les sentiments d'un personnage nous font frémir d'émotion, il nous semble tout naturel de n'en reporter le mérite qu'au texte. Sygne n'aurait jamais pu être si émouvante sans madame Pitoëff: soyons-en sûrs. C'est sans contredit la plus grande interprète qui soit jamais venue ici et, de l'avis de ceux qui ont voyagé, la plus grande interprète de notre temps. Elle n'a rien d'une vedette: c'est peut-être ce qui la fait méconnaître. Au contraire, jamais elle n'essaie de se mettre de l'avant; toujours une simplicité déconcertante côtoie chez elle le génie de l'interprétation. Que l'on crie au scandale si l'on veut; oui, madame Pitoëff possède le génie de la scène. On ne peut incarner en vain des personnages avec une telle humanité sans avoir une âme extraordinaire. Certes son art est des plus exigeant pour le spectateur, et aussi des plus déconcertant; il ne se livre qu'à ceux qui méritent de le comprendre.

Il est alors normal que les interprètes qui ont travaillé trois mois durant avec madame Pitoëff aient été également maîtres de leurs personnages. Jean-Pierre Masson, surtout au second acte, a été un Turelure claudicant et cynique, avec peut-être une pointe de réalisme en trop, qui possédait toute la dureté et toute la clairvoyance de ce petit Napoléon.

Georges de Coufontaine, au premier acte, a traduit sans faillir la virilité de son rôle. Il fut tout de même un peu plus faible au troisième, où on aurait aimé sentir davantage la révolte de ce royaliste contre la révolution. "Dieu est ton juge, et je suis appelant à son tribunal". Voilà ce qu'est Coufontaine: un insatisfait, un trahi. Avec celui de Sygne, c'est le rôle le plus difficile de la pièce, et on peut bien pardonner à monsieur Lavigne d'avoir laissé paraître trop de raideur dans son jeu, puisqu'il y a apporté une conviction qu'il savait communiquer aux spectateurs.

L'abbé Badilon, un peu moins onctueux et un peu moins gesticuleux, aurait été parfait. Sa voix trahissait bien l'angoisse mortelle de son âme, et à la dernière scène avec Sygne, il parvenait même à nous faire oublier ses gestes trop abondants, lorsqu'on les aurait voulu si sobres.

Je ne crois pas qu'on puisse souhaiter plus dans son rôle que monsieur Amyot. N'oublions pas que Pie VII n'était alors gouverné que par la lumière de Dieu, et qu'il devenait un peu enfant, et c'est par là que Claudel l'a rendu si touchant. Georges Amyot a incarné le pape sans le patras qu'y aurait mis l'acteur imbu de la convention. Au contraire, on sent bien l'homme sous le vicair du Christ, comme le laisse deviner le texte et ce sommeil qui le vainc à la fin de la scène.

Les décors, surtout le premier, sont d'un goût parfait. C'est peut-être la

LES ARTS

Gazette artistique

- AU CINÉMA ST-DENIS... "Un de la cavalerie" avec Duvallès... "La fin du jour" Victor Francen... "Heaven can wait" Gene Tierney et Don Ameche... "The Man from the Under" Charles Laughton et Binnie Barnes... "Appointment in Berlin" George Sanders et Marguerite Chapman... "The Falcon and the Co-eds" Tom Conway... "Amoureuse" de Georges de Porto-Riche de Mia Slavenska et sa troupe, le 7 janvier... A L'ERMITAGE... La Petite Symphonie de Montréal, le 11 janvier... AU RITZ-CARLTON... Lotte Lehmann, soprano, le 20 janvier

AUX CONCERTS SYMPHONIQUES

Vladimir Golschmann est un grand artiste. S'il semble si versatile en abordant Haendel, Brahms, Weinberger, Satie et Ravel, c'est qu'au fond il répond admirablement à l'universalité de la musique.

On peut être un grand chef d'orchestre de plusieurs façons. Golschmann l'est à force de sobriété et de concision, mais quel intelligent travail de répétition cela suppose! Il indique très peu les attaques, réservant ses gestes pour les dessins mélodiques et les nuances raffinées.

Nous avons entendu une quatrième symphonie de Brahms magnifique, d'un romantisme plus refoulé et sérieux que celui auquel nous étions habitués; ce qui n'est pas un mal, au contraire; nous sommes si romantiques nous-mêmes qu'on ne pense!

La "Polka and Fugue" de Weinberger, est une musique qui supplée à la distinction par une orchestration rutilante, et le maître a mené le jeu avec un contrôle merveilleux de toutes les voix.

Quelle fluidité, quelle finesse dans ces "Gymnopédies" d'Erik Satie! Ce fut pour moi le réel sommet de la soirée, et je n'en conçois pas d'autres interprétations.

Ce qu'il y a de vraiment remarquable dans cette façon de diriger le "Boléro" de Ravel, c'est le crescendo graduel en ampleur et en rythme, crescendo qui tient de l'incantation et nous enivre à force de couleur.

Les gestes d'un grand chef d'orchestre ne sont pas improvisés. On s'en aperçoit lorsque Golschmann bissa le "Boléro": exactement les mêmes mouvements de tout le corps à l'appel du grand orchestre. Cela, c'est le métier d'un grand artiste!

Yves TANGUAY

AU THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ

Devant une salle enthousiaste, le brillant chef d'orchestre Vladimir Golschmann a dirigé dimanche dernier les musiciens des Concerts Symphoniques de Montréal dans des oeuvres de Haendel, de Brahms et de Ravel.

Dynamique, plein d'allant, d'une rare distinction, le chef possède une autorité indiscutable et réussit à tirer de l'orchestre le maximum d'effets. Dans la suite "The Faithful Shepherd" arrangée par Beecham, Golschmann s'est révélé extrêmement fidèle au texte. Il dirige ensuite la quatrième symphonie de Brahms avec un souci du détail qui nous la présente sous un jour nouveau et prenant. Nous étions à cent lieues de ce Brahms indigeste et boursoufflé auxquels on nous a habitués. On peut dire que cette interprétation nous a révélé Brahms et Golschmann. Mais la pièce qui emporta la faveur de l'auditoire reste sans contredit le Boléro de Ravel, rendu avec un emportement, une fougue soutenue et amené par une sorte de fatalité imposée par l'oeuvre même, à son point culminant de tension et d'obsession. L'orchestre vraiment s'est surpassé dans l'exécution de cette oeuvre et dut la reprendre à la grande joie des auditeurs.

Vladimir Golschmann est véritablement un chef de grande envergure et nous aurions plaisir à le voir revenir parmi nous.

M. D.

AUX FESTIVALS DE MONTRÉAL

Lundi soir, Sir Thomas Beecham nous a laissé cette impression de plénitude, de satisfaction totale qui tiennent du sortilège.

Le grand chef d'orchestre nous a présenté une symphonie de Mozart pleine de nerfs, de souplesse: le noue et dénoue l'intrigue musicale, mène le jeu des sentiments comme un grand romancier de la musique.

Mais le véritable miracle s'est accompli à l'audition de l'Enchantement du Vendredi-Saint, limpide, dégagé, idéalisé en quelque sorte; il est difficile d'obtenir plus d'équilibre entre les voix de l'orchestre, et plus de fini chez les cordes.

Les extraits des "Maîtres-chanteurs" ont été joués avec toute la bonhomie et le caractère presque méridional de cette oeuvre. L'acoustique parfaite n'a pas peu contribué à faire de cette soirée un régal.

Et j'ai trouvé dans les variations de Brahms sur un thème de Haydn une légèreté, une grâce assez inattendues chez ce compositeur.

Sir Thomas Beecham nous a montré cet art difficile d'assimiler sa personnalité à celle des grands maîtres.

Y. T.

A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE

Le Concert du 27 novembre était consacré aux élèves de l'École. Les artistes en étaient: André Girard, Rolande Lefebvre, Gisèle Selme, pianistes, Mariette Tiernan, soprano, et Madeleine Raymond, improvisatrice; toutes élèves de l'École et le jeune violoniste Arthur Davidson, invité pour ce concert.

A l'honneur des élèves entendues le 27, je dois dire que toutes méritent des éloges. André Girard, et dans la Suite Française no 3 de Bach et dans les Variations Symphoniques de Frank, fit preuve d'un beau talent, d'une technique juste, d'une bonne interprétation, Madeleine Raymond, dont nous avions connu les improvisations l'an dernier et à la radio, fait dans cet art difficile des progrès très visibles, surtout dans les développements du thème et dans les modes harmoniques qu'elle emploie. Une mention spéciale est due à Rolande Lefebvre pour Choral et Fantaisie, pour violon et piano, composition de belle inspiration, de caractère moderne, pouvant parfois s'apparenter à du Brahms, mais singulièrement personnelle et captivante.

Le Concert du 4 décembre, nous permettait d'entendre le Quatuor Alouette, de retour d'un court séjour aux États-Unis. Le concert qu'il donna au Town Hall de New-York a soulevé de la part de la critique new-yorkaise des éloges qu'il nous fait plaisir de trouver chez des étrangers.

Le Quatuor Alouette nous est bien connu de nom, plusieurs l'ont entendu maintes fois, mais peu nombreux sont ceux qui ont eu l'avantage de les entendre en récital. Il fallait voir l'enthousiasme des habitués des Concerts de l'École Supérieure de Musique, qui a presque forcé le Quatuor à demeurer avec eux au moins une heure de plus. Je ne souhaite qu'une chose, c'est que la Société Artistique puisse les présenter en concert dans un bref délai.

Maurice CHARTRAND

première fois ici qu'il nous est donné de voir des décors si simples et si suggestifs, — exception faite de certaines réussites des Compagnons de saint Laurent. La mise en scène est réglée avec la conscience que l'on connaît à madame Pitoëff.

Enfin, "L'Otage" est d'une telle beauté qu'on oublie malgré soi dans l'ensemble parfait, les petits détails qui se glissent forcément dans un spectacle d'une telle envergure, et que d'ailleurs les auditeurs ne se font pas faute de souligner par un rire si intelligent.

Le départ de madame Pitoëff constitue une perte irréparable, mais ceux qui ont pu se rendre compte du nombre

ridicule des spectateurs de "L'Otage" n'ont pu que faire leur mea culpa. Toutefois, avant que de nous quitter, je crois exprimer le sentiment de toute la jeunesse pensante en disant à madame Pitoëff notre immense admiration et notre regret de la voir s'éloigner. C'est une très grande artiste que nous perdons, mais son passage parmi nous restera pour toujours fixé dans notre mémoire, à cause de sa personnalité charmante et de l'art parfait qu'elle nous a donné l'occasion de goûter. Nous pouvons bien aujourd'hui nous permettre cette familiarité que nos frères les étudiants français avaient rendue coutumière et de dire à celle que nous aimons tous: "Au revoir, Ludmilla!"

Jean-Louis ROUX



YEHUDI MENUHIN Au théâtre de Sa Majesté, lundi le 24 janvier

SOUHAITS A LA MUSIQUE

Ainsi, Montréal s'est donné de nouveaux dieux: je devrais dire de nouvelles déesses; Mars n'a en effet que des relations de tambour et de trompette avec la musique et les autres arts. Ce dieu, j'espère que nous le brûlerons après l'avoir adoré.

Et c'est une succession éblouissante de festivals, d'opéras, de ballets, et de musique de chambre.

Mais tout n'est pas parfait. Et, ma foi! c'est tant mieux. On souhaite souvent la compréhension aux incompris, la clarté aux obscurs, et l'élégance de style aux mauvais écrivains sans trop d'illusions sur leur réalisation.

Ce n'est certes pas cet esprit qui m'anime.

Montréal est une ville à évolution rapide, intellectuellement surtout: mes vœux sont l'expression d'un idéal assez réaliste.

Je souhaite donc aux Montréalais un peu moins de musique, chose paradoxale, ou plus de musiciens, ce qui ne l'est pas du tout. Car pour peu que la progression du nombre de manifestations musicales se continue, ces pauvres instrumentistes, excellents artistes en général, succomberont à la tâche, ne sachant où donner de la tête, de l'archet ou des doigts.

Il est difficile, ce me semble, au point où nous en sommes, c'est à dire avec trois séries de concerts symphoniques: celles des vendredis artistiques, de la Société des Concerts Symphoniques, et des Festivals de Montréal, sans compter les opéras, les émissions radiophoniques, organisations presque toutes formées des mêmes instrumentistes, — il est

difficile, dis-je, — de donner plus souvent du répertoire nouveau.

Il est certes plus aisé de répéter la cinquième de Beethoven et l'Apprenti-sorcier de Dukas, que de mettre au programme "la Péri" du même auteur, et les poèmes de Scriabine et de Chausson, si heureux cela serait-il. Pour cette raison, je souhaite à Montréal de nouveaux instrumentistes, éléments essentiels d'un second orchestre symphonique qui s'imposera bientôt, à mon avis,

A vous, étudiants en musique, je ne peux que souhaiter la confiance en vous même et en votre art; aux autres, inconscients de toutes les possibilités même pécuniaires de la musique, je souhaite l'originalité d'esprit qui vous orientera vers des instruments tels que le haut-bois, le cor, le basson, le violoncelle et l'alto, sans négliger pour cela le piano et l'harmonie.

Aux artistes étrangers, on pourrait demander pour l'an prochain un peu plus d'imagination et d'audace. Le concerto en la dièse mineur de Rachmaninoff, ceux de Ravel, les oeuvres de piano de Florent Schmitt, Stavinisky, Poulenc, apporteraient un peu de sève nouvelle, et nous reposeraient agréablement du sempiternel Concerto de Tchaikowsky, et même des oeuvres de Chopin, si admirables soient-elles.

A Wilfrid Pelletier, à Désiré Defauw, à Jean Désy, ambassadeurs de notre culture au Brésil, à ces hommes qui contribuent à notre civilisation, la reconnaissance de tous les Canadiens.

A vous, étudiants, je souhaite qu'après de brillants examens vous ayez tous la musique dans votre coeur.

Yves TANGUAY



VICTOIRE

La victoire coûte cher—d'argent et de courage. Il faut prélever des sommes énormes pour les navires, les avions, les tanks, les canons, les bombes, les obus et les balles. Contribuez à la victoire en épargnant pour acheter des Obligations de la Victoire ainsi que des Certificats et des Timbres d'Épargne de Guerre—payer les impôts sur le revenu nécessairement lourds—conserver votre assurance sur la vie et pourvoir à votre indépendance future. Ce programme d'épargne voulue et méthodique est une partie du prix de la VICTOIRE.

BANQUE DE MONTREAL

AIR DE MUSETTE DEVANT LA CRÈCHE

Bonjour, Dame Marie, en prière jolie,
Bonjour, Monsieur Joseph, à la barbe fleurie,
Salut, gros boeuf, touchant calorifique
Du petit Jésus (qui se laisse faire),
Toi, l'âne aux doctes oreilles qui veulent
De leur ombre les fragiles étoiles
De cristal, et vous, les moutons de plâtre
Qui brontez la colline en carton-pâte,
Vous, les bergers mal fichus qui de près
Sentez encore votre vernis frais,
Et vous, les mages bariolés là-bas
Qui faites semblant mais n'avancez pas!

Hé! moi aussi je suis un mage...
Ob! pas comme sur les images!
Un mage au gris plumage
Et au triste ramage,
Dont les pleurs des orages
Ont déteint le visage;

Un mage pas trop sage
Et quelque peu volage,
Epris en son jeune âge
Moins de pèlerinages
Que de vagabondages;

Un mage, petit personnage,
N'arrivant pas, traînant bagage,
D'un long voyage en équipage,
(A vrai dire: du voisinage!)

Un nouveau mage,
Sans cadeau,
Sans chameau,
Malgré l'usage;

Un mage d'Occident,
Qui ne sait de l'Orient
Que ses rêves d'enfant;

Un mage doucement bête
En astronomie,
Et que jamais on ne fête
A l'Épiphanie;

Pas savant,
Pour avoir dormi à l'école
Et musé dans les herbes folles
Trop souvent;

Donc, ni savant ni astronome,
N'éveillant guère les gros tomes,
Ni dans la lune le bonhomme;

N'ayant jamais pu mettre
Un œil à la linette,
Une queue aux comètes;

Qui s' imagine encor
Que les étoiles d'or
Ont de petites patés
Et que la terre est plate,
Même très plate;

Un mage qui n'a rien en partage,
Et voilà son unique apanage;

Un mage qui perdit, un jour, dans les nuages
Son étoile, sa belle étoile, — et c'est dommage!

Un mage
Seulement pour dire,
Un mage
Seulement pour rire;

Un mage
(Un berger, n'importe quoi!)
Sans brocart, sans diadème,
Afin de n'être plus moi,
C'est-à-dire plus moi-même;

Qui a trouvé enfin le modeste village,
Puis, dans une étable, l'humble et divin ménage,
Pour offrir de son mieux aux parents ses hommages,
Sans badinage,
Et à vous, Enfant-Dieu, son naïf témoignage,
Sa peine de ne pas vous aimer davantage,
Sans alliage,
En vrai mage,
Toi, si petit
Et si gentil
Sur la paille
Que j'en braille!

Hélas! je suis un pauvre mage,
(Ob! pas comme sur les images!)
Et je n'ai ni encens ni or,
Comme Gaspar et Melchior
Et puis Baltazar
Avant leur départ
Autrefois vous en offrirent,
Mais peut-être un peu de myrrhe.

Edmond LABELLE

"JE FAIS UNE CATHÉDRALE"

C'était en 1936.
On restaurait la cathédrale de Reims, brûlée pendant la précédente guerre. Une énorme pierre d'angle, assise future d'un clocheton du portail royal, était sur le chantier. Trois ouvriers y travaillaient: chacun sur une face.

Un badaud en mal de conversation regardait travailler les trois hommes; et la conclusion de ses observations fut une question profonde: "Qu'est-ce que tu fais?", demanda-t-il à chacun.

— "Je taille une pierre," répondit le premier.
Le deuxième, après un temps de silence, dit: "Je gagne ma croûte pour la femme et le gamin."

Et le troisième, enthousiaste, s'exclama: "Je fais une cathédrale!"
Mentalités de travailleur, les mêmes quelle que soit la tâche à accomplir! On les rencontre partout, sur le chantier et au Collège, à l'usine et à l'Université.

* * *

"Que fais-tu?" — "Je taille une pierre... Je remplis un registre, je suis des cours, je reçois des clients." Tâche morne, vide, sans intérêt; tâche qu'on accomplit, sans qu'elle inspire, en vertu d'un certain automatisme humain, parce que depuis toujours "on fait des choses", et que depuis toujours on s'y résigne. Collégiens ternes, tristes étudiants, loques humaines, ils ne pensent pas, ils végètent; libres d'enthousiasme, d'idéal, de devoir, ils ne vivent pas: ils sont morts... à partir des oreilles.

C'est pour eux qu'a été créé le mot "fonctionnaire" et les images qu'il évoque. C'est par eux que meurent les civilisations, étouffées par ces masses amorphes que le flux humain entraîne, que le reflux rejette, et qui, pourris avant de mourir, créent la gangrène du corps social.

"Je taille une pierre!"... * * *

"Que fais-tu?" — "Je gagne ma croûte!... Je fais de l'argent; je me donne le confort, le plaisir; je m'assure contre la souffrance présente et l'effort à venir: je m'accorde le droit de commander, de détruire, de rançonner les autres."

Redoutable mentalité de l'homme qui n'est qu'un ventre et un derrière, et dont l'idéal est d'asseoir le second pour remplir le premier. J'exagère sans doute... en apparence; mais en fait, je ne suis pas loin de la vérité.

Gagner sa croûte, tout le monde le désire, et il le faut. Que le travail paye tout de suite, comme à l'usine, ou plus tard, comme à l'Université, cela compte. Si l'argent ne fait pas le bonheur, du moins aide-t-il... puissamment... à supporter la misère. Mais ce n'est pas tout; ni même le commencement de tout; ce n'est que l'accessoire.

Or pour beaucoup d'hommes, pour toute la classe de ceux qui "gagnent leur croûte", l'argent est tout. Peu importe la valeur ou la qualité du travail, pourvu que ça paye. Peu importent le rendement de l'homme, son rôle dans le monde, son apport à la civilisation... Il faut qu'on gagne de l'argent, et par là toutes ses aises, jusqu'à la mollesse, jusqu'à la veulerie, jusqu'à l'écoeurante platitude du "convenu".

Pour ceux-là, les autres ont ajouté à l'honorable mot "bourgeois" toutes les nuances péjoratives du subtil esprit français, pour en faire la pire insulte qui se puisse lancer à un homme.

* * *

"Que fais-tu?" — "Je fais une cathédrale... J'écris une page d'histoire, j'augmente la science, la sagesse et la sainteté du monde, je fais de l'éternel!"

C'était la mentalité des âges anciens, du temps des cathédrales. Puis l'égoïsme, la froideur, la cupidité, la politique sont venus, ont entamé ce sens du Corps Mystique, l'ont ébréché, envahi. Aujourd'hui, rares sont ceux qui remplissent consciemment leur mission divine dans le monde, en faisant leur travail de leur mieux, pour que le plan divin soit une réussite!

Or seuls les Etats qu'anime cet esprit sont forts. Seules les nations homogènes — par l'esprit — se développent. Seuls les hommes qui servent sont grands.

* * *

Si vous, étudiants canadiens, en terre canadienne; si vous, successeurs de ceux qui ont bâti le Canada que vous êtes, vous gardez et développez ce sens de la tâche bien faite, qui vous dépasse et vous continue, c'est bien.

A quelque moment qu'un observateur vous dérange en vous demandant: "Que fais-tu?", si vous êtes prêts à répondre: "Je fais quelque chose de grand! Je me fais fort, solide, savant; je fais mon pays plus riche, plus rayonnant, plus saint!", c'est bien.

C'est que votre horizon est large, votre vue lointaine. C'est que par-delà les erreurs et les mesquineries de l'heure présente ou prochaine, vous voyez les grandes oeuvres et la splendeur du temps futur. C'est que vous savez que vous n'êtes encore que des pionniers, et qu'il faut des fondements et des siècles de peine pour construire dans l'Histoire une cathédrale d'hommes, de pensées et d'actes.

La critique et le découragement viennent de ce que des gens pressés et sots voudraient que vous soyez déjà un vieux pays, où tout est fait, où l'avenir est derrière. Le vôtre est devant. N'est-ce pas mieux?

Depuis quand envie-t-on aux vieillards leur âge et leur passé? On se contente de le juger, de le respecter, et surtout de vouloir le dépasser.

* * *

Quelle que soit votre discipline actuelle, quelle que soit la Faculté à laquelle vous vous êtes donnés, sachez et croyez que chaque geste, que chaque effort est générateur d'éternité, que chaque jour vous ajoutez une lettre, un signe à l'histoire, peut-être à l'Histoire de votre pays. Il dépend de vous qu'elle soit belle et bien faite.

Robert E. LLEWELLYN

BERTHELOT BRUNET ET VEUILLOT

"Le Canada" publiait récemment la lettre suivante:

LA PIETE S'EN VA

Monsieur le Directeur,

Si je ne m'abuse, monsieur le directeur, la presse oublie un anniversaire d'importance. Il y a cent ans cette année que Louis Veillot fit ses débuts dans le journalisme. On n'a plus de naturel, que l'on néglige ainsi le patron des bedeaux du style.

C'est tant mieux peut-être. Cet homme, qui aimait tant ses soeurs, les boustifailles de presbytère et notre - Saint - Père - le - Pape fit le plus grand mal à l'église de France, qu'il voulait pourtant servir fidèlement. Toujours la fable du pavé de l'ours. Son catholicisme étié et puillonné (ce gros homme avait quelque chose de la vieille fille qui ne peut entendre parler d'amour sans tomber d'un mal), sa dévotion sincère et ensemble bigote permettait aux incroyants de négliger l'autre catholicisme, le vrai, qui va plus loin que la dame de Sainte-Anne et le Petit Messager de Saint-Chose. En bref, Veillot fut le parfait Bourgeois des nombreux Hommes de France et des colonies. C'était un Tartuffe innocent et d'une piété véritable, le paradoxe de l'hypocrite qui croit à sa comédie. Mauriac, un des maîtres de la littérature catholique qui a fait heureusement oublier cela, en donne un portrait approchant dans sa *Pharisienne*.

Il ne manquait pas de talent ni de drôlerie, mais quel diable poussa ce lourdaud à imiter, jusqu'au plagiat exclusif, les finesses de La Bruyère: ses *Libres-Penseurs* nous feraient grincer des dents, s'il n'y avait ce comique et obséquieux relent de sacristie. Il s'endimanchait de style louis-quinzième pour suivre les processions et les confréries les plus invraisemblables. Il en mettait trop, nouveau riche de l'art classique et de la religion.

Louis Veillot n'aurait été que ridicule, s'il ne s'était nommé ministre de la police. Il a formé tous les Bethléem que nous avons connus, et c'est Veillot qui a fixé pour longtemps cette ceinture de chasteté que René Bazin n'a pas enlevée au roman catholique: il est vrai que M. Bordeaux voulait nous faire croire qu'il n'en avait plus. Vous savez, ces jolies filles qu'un uniforme grotesque enlaidit, et qui vont chercher leurs prix, les mains gantées jusqu'au coude, c'est ainsi que Veillot imaginait le roman catholique. Il aurait excommunié Bernanos, Jouhandeau et Léon Bloy. Il aurait fait de Bremond un autre Loisy. Quant à Jacques Maritain et ses idées politiques, vous devinez sous quelles lourdes plaisanteries il les aurait enterrées. Le ventre de tous les bien-pensants se serait tordu de rire, et les incroyables se seraient frottés les mains, itou.

Tout compte fait, je me réjouis donc, monsieur le directeur, qu'on ait oublié ce centenaire de Veillot. C'est le bon signe. On est moins scrupuleux, comme on dit, on aime moins ce style frère et ces grosses farces vengeresses qui faisaient la gloire du pèlerin et de Pierre l'Emite (lequel ne manqua pas non plus de talent, à ses heures). Louis Veillot, c'était le catholicisme littéraire qui était encore au collège et qui riait dans le coin avec M. le directeur ou le Père Prêfet: faisons-lui une visite de politesse une fois par année et allons à des affaires plus sérieuses.

Mais tenons-nous bien, car Veillot a la vie dure, et il ressuscite... Les écrivains catholiques français d'avant et de pendant l'étaient le savent.

Berthelot Brunet

Et voici la réponse que nous envoyâmes, le jour même, à l'auteur. Soit dit en passant, M. Brunet n'a pas jugé bon d'accuser réception de notre modeste article:

Monsieur Berthelot Brunet,
Journal "Le Canada",
Montréal.

Cher monsieur,

"Le Canada" de ce matin (4 déc.) publie une prose fraîchement éclosée sur Louis Veillot. Pardonnez-moi de n'en point goûter toute la saveur.

Je ne suis pas précisément ce qu'on pourrait appeler un "ouaille" de celui que vous qualifiez de bedeau littéraire. L'eau de rose, mieux l'eau bénite n'est pas mon breuvage favori... Mais j'estime qu'il y a des limites au dénigrement et vous poussez un peu loin votre entreprise de démolition.

Au fait, avez-vous lu Veillot, tout Veillot. Permettez-moi d'en douter. Vous vous seriez rendu compte qu'il n'y a pas que du Tartuffe, des courbettes aux curés dans plusieurs de ses livres. Avez-vous lu sa Correspondance? Connaissez-vous les amours de Veillot et de Madame de Roberst? Lisez, monsieur, lisez ce petit bouquin de rien! Vous verrez. Il y a plus que de l'encens et des leurs de lampions dans l'oeuvre de Veillot. Vous verrez qu'il n'existe pas d'incompatibilité entre catholicisme et amour véritable...

L'homme lui-même, puisque vous le critiquez? C'est un converti. Cela ne vous dit rien? Mauriac, que vous confrontez avec le désuet Veillot, n'a pas connu les affres d'une conversion au catholicisme intégral.

Catholicisme intégral, cela veut dire ultramontanisme, romanisme genre Veillot, oui genre Veillot, acception du cléricalisme tel qu'on le connaît chez-nous, soumission à la hiérarchie ecclésiastique.

Etudiez Veillot, monsieur Brunet, notez ses confidences et vous saurez comprendre tout son mérite d'avoir été un vrai catholique. Tempérament de réactionnaire au fond que ce "bonhomme": un pontife de la libre-pensée, du voltairianisme, qui a bien tourné... De là, tant de sarcasmes sur l'homme et l'oeuvre.

Quelle idée aussi de se faire catholique à haute dose, militant, ferrailleur! Des coups, mal assés parfois mais qu'on pardonne à l'homme sincère et qui souffre de la putréfaction ambiante.

Des "ferrailleurs", monsieur Brunet, ne croyez-vous pas, c'est ce qui manque aujourd'hui à l'Eglise "militante".

Bien vôtre,

André TESSIER, e.e.d.

Bien Glacé
il est
Délicieux

Buvez
NECTAR
d'Ousseux
CHRISTIN

Les Étudiants trouveront tous
les volumes dont ils ont besoin

CHEZ

DÉOM

1247, Saint-Denis Montréal

VERSEMENTS FAITS

aux détenteurs de polices de la province de
Québec au cours des dix dernières années:

\$90,000,000

SÉCURITÉ ASSURÉE

SUN LIFE
OF CANADA



SPORT



GRANDE OUVERTURE DU HOCKEY INTER-FACULTÉS

MERCREDI, LE 22 DECEMBRE, A 8 HRES P.M. — A L'ARENA DE ST-LAURENT

QUILLES INTER-FACULTÉS

La première partie de la cédule de la ligue de quilles Inter-Facultés s'est terminée jeudi dernier, le 9 décembre. La ligue ne reprendra ses activités qu'à la reprise des cours après les vacances de Noël.

La formidable équipe Poly A a terminé en première position; place qu'elle a su conserver depuis le début de la saison. Jeudi dernier, elle gagna quatre points contre le R.C.A.M.C. Laurin roula un simple de 178, et un triple de 430, qui sont les records de la soirée.

Le H.E.C. A. remporte les honneurs contre l'optométrie par le compte de 3-1. Cette partie nécessita que les capitaines des deux équipes jouent une boîte supplémentaire, car les deux équipes avaient le même nombre de points à la fin de la rencontre. Cusson l'emporta sur Richer de l'optométrie par deux quilles et la victoire pencha du côté du H.E.C. A.

Le Poly B, sous la merveilleuse direction de Guy Monty eut raison du H.E.C. B de Labelle par 3-1. Camille Dagenais du Poly B, qui est en tête du classement des joueurs joua sa partie de sur-homme comme d'habitude.

L'équipe surprise de la ligue est bien celle du Droit. Cette équipe, qui ne connaissait que des défaites au début de la saison, maintenant balaise tout sur son passage. La Pharmacie a dû baisser pavillon devant le Droit par 4-0. Marcel Théoret mérite des félicitations pour le remaniement de l'équipe qui est en train de se tailler une place dans le rang des plus forts.

Le C.U.A.C. gagna trois points contre les Sciences qui ont affiché une faible tenue contre leurs confrères du cours militaire. Le crédit de cette victoire du C.U.A.C. revient au sergent Dagenais et à A. Nadeau qui ont joué avec grand sang-froid aux moments critiques.

La Médecine et la Chirurgie Dentaire, deux équipes bien balancées n'ont pu faire que 2-2. Néanmoins la Chirurgie Dentaire est en avant de la Médecine dans le classement des équipes par la faible marge d'un point.

Blaise TRUBIANO

CLASSEMENT DES ÉQUIPES					
P.J.	G.	P.	T.P.	Pts	
1-Poly A	33	29	4	10	39
2-Poly B	33	24	9	8	32
3-H.E.C. A	33	19	14	9	28
4-Sciences	33	20	13	7	27
5-Chir. Dent.	33	19	14	6	25
6-Médecine	33	16	17	6	24
7-H.E.C. B	33	16	17	5	21
8-C.U.A.C.	33	14	19	5	18
9-Droit	33	15	18	3	18
10-Optométrie	33	11	22	3	14
11-Pharmacie	33	8	25	3	11
12-R.C.A.M.C.	33	5	28	1	6

LES PLUS HAUTS SIMPLES			
Cusson	H.E.C. A.	208	
Lacombe	Poly A.	187	
Péclat	Sciences	186	

LES PLUS HAUTS TRIPLES			
Cusson	H.E.C. A.	505	
Charette	Poly A.	460	
Dagenais C.	Poly B.	439	

CLASSEMENT DES JOUEURS				
1-Dagenais	Poly B.	32	4171	130.11
2-Laurin	Poly A.	30	3791	126.11
3-Chevrette	Poly A.	33	4121	124.29
4-Nadeau	C.U.A.C.	6	730	121.4
5-Pilon	H.E.C. B.	27	3251	120.11
6-Sauvé	H.E.C. A.	25	2985	119.10
7-Lacaille	Poly A.	33	3921	118.27
8-Lavolette	Poly A.	33	3912	118.18
9-Trubiano	Sciences	33	3880	117.19
10-Cusson	H.E.C. A.	33	3879	117.18
11-Papineau	Opto.	33	3877	117.16
12-Beaupré	R.C.A.M.C.	27	3171	117.12
13-Leduc	Médecine	30	3512	117.2
14-Dansereau	H.E.C. A.	29	3391	116.27
15-Deschamps	C.U.A.C.	25	3144	116.12
16-Lacasse	Poly A.	33	3912	115.23
17-Charette	H.E.C. A.	33	3805	115.10
18-Lavergne	Chir. Dent.	33	3804	115.9
19-Mercardo	Dr.Médecine	33	3802	115.7
20-Frechette	Sciences	33	3782	114.20
21-Monty	Poly B.	33	3777	114.15
22-Montour	Dr.Médecine	33	3773	114.11
23-Lussier	Pharmacie	21	2404	114.10
24-Gélinas	Dr.Médecine	24	2729	114.3
25-Lemieux	Chir. Dent.	33	3761	113.32
26-Allard	Médecine	33	3753	113.24
27-Gariépy	Poly B.	33	3749	113.20
28-Campbell	Dr.C.A.M.C.	18	2044	113.10
29-St-Pierre	Poly B.	33	3714	112.8
30-Lamoureux	Pharmacie	29	3256	112.6
31-Cimon	Sciences	33	3701	112.5
32-Bérubé	H.E.C. A.	33	3689	111.26
33-Létourneau	H.E.C. B.	24	2682	111.18
34-Marois	Dr. Sciences	33	3653	110.23
35-Lacombe	C.U.A.C.	30	3304	110.4
36-Boulet	Chir. Dent.	24	2634	109.18
37-Beaulieu	Chir. Dent.	33	3606	109.9
38-Godbout	Poly B.	6	645	109.9
39-Crèpeau	Droit	27	2950	109.7
40-Trudeau	C.U.A.C.	33	3598	109.1
41-Massicotte	Droit	33	3588	108.23
42-Forest	H.E.C. B.	12	1304	108.8
43-Tardy	Opto.	32	3459	108.3
44-Maynard	Chir. Dent.	30	3232	107.23
45-Théoret	Droit	30	3217	107.7
46-Labelle	H.E.C. B.	32	3409	106.17
47-Rochon	R.C.A.M.C.	11	1174	106.8
48-Cazavant	H.E.C. A.	6	630	105
49-Dubord	Chir. Dent.	3	315	105
50-Bourgeois	Pharmacie	33	3464	104.32
51-Perras	Pharmacie	27	2818	104.10
52-Tremblay	Dr.R.C.A.M.C.	18	1881	104.9
53-Turmel	H.E.C. B.	18	1875	104.3
54-Pepin	Pharmacie	9	933	103.6
55-Grenier	Droit	3	311	103.2
56-Huard	H.E.C. B.	3	307	102.11
59-Laberge	Pharmacie	30	3023	100.23
58-Huet	H.E.C. B.	26	2613	100.13
59-Péclat	Sciences	33	3288	99.21
60-Gagnon	Poly B.	21	2097	99.18
61-Ledoux	Dr.R.C.A.M.C.	9	894	99.3
62-Richer	Opto.	33	3268	99.1
63-Dagenais	R.C.U.A.C.	29	2857	98.15
64-Massic	Droit	33	3241	98.7
65-Flury	Chir. Dent.	3	292	97.1
66-Deschênes	Opto.	33	3190	96.22
67-Dagenais	Sgt.	21	2020	96.4
68-Séguin	Droit	3	277	92.1
69-Barselou	C.U.A.C.	3	276	92.
70-Frégeau	C.U.A.C.	7	632	90.2
71-Sansregret	R.C.A.M.C.	3	271	90.1
72-Grégoire	Droit	3	270	90.
73-Champagne	R.C.A.M.C.	15	1341	89.6
74-Morin	Opto.	23	1900	82.14
75-Tremblay	H.E.C. B.	3	221	73.2
76-Fontaine	H.E.C. A.	3	204	68
77-Daignault	Opto.	6	404	67.2

Les facultés reprennent leurs hostilités.

Les docteurs valent-ils mieux que les ingénieurs?

Enigme que l'on déchiffre alors. Venez tous célébrer l'entrée en vacances. Amenez vos amis et amies.

La musique sera offerte par la fanfare du C.E.O.C.

NOTE: Portez vos couleurs de Facultés afin que les autres puissent savoir si vous êtes amis ou non.

JOUTES:

Polytechnique vs Médecine

VEZ EN FOULE



Tous savent que nous avons encore cette année notre Chalet de St-Sauveur.

Les cartes de membres sont en vente deuis le 15 décembre. Notons que seuls les membres du club possédant leur carte seront admis pour coucher au chalet durant les vacances de Noël.

La cotisation est fixée à 0.75. Des circonstances incontrôlables nous empêchent de distribuer notre nouvel écusson avant le 1er janvier.

Voici les noms des membres du Conseil du Club de Ski pour la saison 1943-44:

Philippe Ewart, Poly., Président; Bernard Sicotte, Poly., Vice-président;

Note: Il y aura un tramway spécial pour les joueurs.

Trajet du dit tramway: Coin St-Denis et Ste-Catherine à 6 hres p.m.

St-Denis jusqu'à Mont-Royal;

Mont-Royal jusqu'à avenue du Parc;

Avenue du Parc jusqu'à Laurier;

Laurier jusqu'au Chemin Ste-Catherine;

Chemin Ste-Catherine jusqu'à Snowdon;

Snowdon à St-Laurent.

Arrivée à St-Laurent à 7 hres 30.

BALLON AU PANIER

Nous avons deux parties de jouées au moment où ceci est écrit.

Vous savez sans doute qu'elles furent deux défaites, (les victoires se propagent beaucoup plus lentement). Il ne faudrait pas pour cela en déduire que l'équipe est faible. Non pas!

La première partie fut totalement à l'adversaire, mais à la deuxième, contre McGill, nous avons dominé tout le long de la joute. Seul un manque de fini autour du panier nous coûta la victoire.

Cette lacune a été corrigée depuis, et à la prochaine partie contre Southwestern Y.M.C.A. nous entendons bien sortir victorieux. Cette joute sera très disputée: les deux équipes, des rivales de l'an dernier, voulant absolument emporter leur première rencontre.

Voici les parties de la cédule qui restent à jouer:

JANVIER

11 (mardi) Y.M.H.A. vs McGill; U. de M. vs C.A.U.C.

12 (mercredi) Southwestern Y vs Ordinance Corps (x).

18 (mardi) Y.M.H.A. vs S'western Y; McGill vs C.A.U.C.

19 (mercredi) Ordinance Corps vs U. de M. (x).

25 (mardi) S'western Y vs McGill; Y.M.H.A. vs U. de M.

26 (mercredi) Ordinance Corps vs C.A.U.C. (x).

FEVRIER

1 (mardi) S'western Y vs C.A.U.C.; U. de M. vs McGill.

2 (mercredi) Ordinance Corps vs Y.M.H.A. (x).

8 (mardi) Ordinance Corps vs McGill; S'western Y vs U. de M.

9 (mercredi) Y.M.H.A. vs C.A.U.C. (x).

15 (mardi) C.A.U.C. vs U. de M.; Ordinance Corps vs S'western Y.

16 (mercredi) McGill vs Y.M.H.A. (x).

22 (mardi) U. de M. vs Ordinance Corps; C.A.U.C. vs McGill.

23 (mercredi) S'western Y vs Y.M.H.A. (x).

(x) Ces parties seront jouées au gymnase du Y.M.H.A. (Mt-Royal et ave du Parc) à 9 p.m.

U. de M. 29 S.Y.M.C.A. 30 Mercredi soir 15 déc., le Bleu et Or se mesurait contre la plus forte équipe de la ligue Montréal, le Southwestern Y. Les Carabins qui commencent à montrer un peu leur vraie valeur ont failli battre les meneurs du circuit. Un tout petit point en effet les a privés de la victoire.

Jean Bédard a été le meilleur compteur des deux équipes tandis que René Leblanc s'est distingué à la défense.

La qualité du jeu déployé par nos porte-couleurs hier soir laisse prévoir de meilleurs succès pour l'année 1944.

Espérons qu'ils auront de meilleurs succès au point de vue encouragement de la part de leurs confrères.

Henri DAGENAIS, gérant

Ce quelque chose de plus! ... Vous pouvez toujours le repérer

Dans les grandes représentations de patinage, vous voyez beaucoup d'étoiles qui sont habiles sur la glace. Il existe aussi une autre étoile qui est à son mieux sur la glace... c'est le Coca-Cola.

L'habileté et l'art avec lesquels il est fait aident à donner au quelque chose de plus. De même que ses ingrédients de premier choix et sa saveur unique. Vous appréciez la façon dont il vous rafraichit en vous donnant vite de l'énergie. Tout cela pousse les gens à choisir le Coca-Cola pour leur boisson douce favorite. Pour obtenir le produit authentique, demandez le Coca-Cola glacé.

Il vaut toujours mieux acheter ce qu'il y a de meilleur!



C'est si bon, après un tour sur la glace, de se rafraichir avec du Coca-Cola glacé qui redonne de l'énergie.

L'Académie de Quilles Central

Lundi à vendredi jusqu'à 5 hres p.m. 0.10 la ligne

PHOTOGRAPHE ATTITRÉ DES ÉTUDIANTS



309, RUE STE-CATHERINE, (Près St-Denis) STUDIO: Lancaster 5478 Domicile Outremont: CAJumet 5961

La pluie, qui venait enfin de cesser de tomber, ne laissait dans l'air qu'une frissonnante humidité et, sur le trottoir, le miroitement de grandes flaques inutiles qui n'avaient même plus le mérite de rafraîchir une asphalte saturée.

Huit heures du soir. Une nuit grise, désespérante à force d'être sans lumières, sans parfum, sans cette odeur âcre des travailleurs fourbus qui regagnent tardivement leur domicile encore imprégnés de cette chaude haleine qui s'exhale des bouches du métro de Paris.

Depuis le temps qu'on arrachait des feuillettes chiffées des calendriers, on était enfin arrivé à cette nuit du 24 décembre, à cette veillée de Noël, où se cristallisaient autrefois tout le bonheur que donne la plénitude des désirs satisfaits, toute l'exaltation de la liberté que rien ne vient contester.

Cet autrefois, ils étaient trop nombreux à s'en souvenir encore, pour ne pas sentir la nostalgie de ce Noël meurtre. Il n'y avait pas alors de froid ou de misère que ne parviennent à tromper les belles bûches à l'écorce si douce dans son revêtement de chocolat et les sabots en nougat clair comme du miel qui paraissent côte à côte dans les vitrines des pâtisseries. D'un regard aux étalages, la faim se nourrissait de gros poulets sanglés dans leur toilette de cuisson, de dindes marbrées de larges plaques truffées, d'aloettes hérissantes leur curieuse petite tête chauve et leurs pattes effilées hors de leur nid de gelée. Les marrons glacés remplissaient des cornets de carton finement fardés d'or sur leur teint rose ou bleu, tandis que les fruits confits ressemblaient à des boudhas immobiles enchâssés dans leur panier de vannier... toutes choses qu'on n'appréciait que le ventre déjà plein, pendant que tiédit dans la main un verre rempli d'une bénédictine d'un autre âge. Les taxis flaient vite, narguant les rues glissantes, les piétons distraits, les agents rouspéteurs et les autobus aux arrêts disciplinés. Ils emportaient, dans leur course disparate, des couples en guinguette et des skieurs tout équipés, des parents chargés de cadeaux et des amateurs de théâtre, des militaires en permission et des fonctionnaires en congé, et parfois aussi des étudiants qui s'en aillent jouer le Mystère de Noël là-bas, dans un coin perdu de la banquette rouge.

Dormir, rêver, aimer, boire, chanter, rire, marcher, rouler, glisser, aucune loi ne pouvait décider de quel côté inclineraient leurs préférences, ni freiner la fantaisie de leurs désirs. Qui pouvait empêcher les titres des livres de se moquer les uns des autres aux devantures des libraires? Qui pouvait s'étonner que des ennemis politiques échangeassent non plus des harangues empoisonnées mais des vœux fraternels? Qui n'aurait accueilli avec bienveillance l'étranger fortuné tout comme l'exilé dépouillé de ses biens? Qui n'aurait acclamé la chanteuse exotique, l'actrice américaine, l'artiste sorti du ghetto? Qui

n'aurait rêvé les savants, les penseurs, les écrivains des autres pays sans amertume ni jalousie pour le sien?

C'était à Paris, avant la guerre, avant la défaite, avant l'occupation, ce mot qu'on ne peut écrire sans serrer les poings.

Et maintenant... Maintenant, Paris était gris, Noël était gris, à cause de cette couleur légèrement altérée de vert de LEURS uniformes qui surgissaient de partout pour voler jusqu'à la sérénité du ciel.

Le Professeur Verdier remontait le boulevard Saint-Michel après avoir quitté son laboratoire de la Faculté de Médecine. Il marchait le nez baissé, les yeux fixés sur ses chaussures que festonnaient à la semelle des petites bulles et des gargouilles.

— Dire que je vais encore rentrer les pieds trempés, bougonna-t-il à mi-voix, tout en s'efforçant de raser les murs pour gagner de temps à autre une lisière de trottoir sec.

Il ressemblait ainsi à un arbrisseau courbé par le vent que jamais un beau soleil ne parviendrait à redresser complètement.

Arrivé à la hauteur du carrefour Médicis, il s'arrêta net, releva la tête comme si le mouvement mécanique qui l'entraînait avait soudain perdu de son énergie, et parut hésiter entre la rue de Vaugirard et la suite du boulevard. C'est alors qu'il aperçut un de ses étudiants qui traversait la place en sens contraire et s'approchait de lui à grandes enjambées flasques, les mains perdues dans ses poches déformées, le visage blême et défait.

— Comment, Legrenon, dans le QUARTIER, à cette heure-ci? l'interpellait familièrement Verdier dès qu'il fut à portée de sa voix. J'espère que vous n'allez pas au Laboratoire, au moins, parce que j'en sors, et tout est bouclé, maintenant.

— Non, Monsieur le Professeur. D'ailleurs, à cause des vacances, je ne pensais guère y rencontrer personne.

— Vous avez raison, un peu de repos ne vous fera pas de mal. Je vous trouve une mine de macchabée ce soir... Je parie que vous êtes encore allé donner des piqûres de droite et de gauche ou quelque chose du même genre!

— Non, pas aujourd'hui. A vrai dire, on m'a bien offert un travail pour l'après-midi, mais, justement, si peu du même genre... Enfin, c'est idiot, mais j'ai accepté et j'en sors à l'instant.

— Ecoutez, Legrenon, êtes-vous attentif pour la soirée?

— Non, Monsieur le Professeur, ma

corvée terminée je pensais vaguement rentrer chez moi.

— Alors, venez à la maison, nous parlerons de tout cela, nous tuerons le temps, et puis, vous réveillonnerez avec ma femme et moi... si toutefois on peut appeler cela un réveillon.

— Oh! vous êtes trop bon, Monsieur le Professeur.

— Rentrons, j'ai surtout les pieds trempés... alors vous voyez que ma bonté...

Cette boutade empêcha Verdier d'avouer à son élève qu'il devinait parfaitement que, sans le sou et sans famille à Paris, il allait passer une veillée déplorable et qu'il saisissait un prétexte pour l'arracher à son casard. Tous les étudiants savaient que le "père" Verdier cachait derrière sa brusquerie un cœur délicat et une psychologie pénétrante. C'est pourquoi Legrenon le suivait sans tergiverser.

— Et maintenant, mon petit, reprit-il en relevant son col, vous allez me faire un grand plaisir, pendant toute cette soirée, en ne m'appelant plus Monsieur le Professeur. En ce moment, surtout, ça sent trop le HERR DOKTOR, voyez-vous.

Ils s'engagèrent alors tous deux sur la chaussée qu'ils parcoururent en diagonale au mépris de tous les anciens règlements de la circulation. Mais aucun agent n'était là pour les faire respecter, aucune auto pour les motiver davantage.

Monsieur Bernard Verdier habitait boulevard Montparnasse, aux confins de la bohème, du quartier des Ecoles et d'une agglomération bourgeoise quasi provinciale, un vaste appartement sis dans un immeuble respectable, dont il était le fidèle locataire depuis vingt-trois ans. Un quart d'heure de marche à travers le jardin du Luxembourg le séparait seulement de la Faculté; il fallait compter à peine cinq minutes de plus par le boulevard Saint-Michel.

Les deux promeneurs pressèrent le pas devant les cafés du Dôme et de la Coupole, dont les terrasses regorgeaient comme autrefois d'une clientèle hétéroclite importée des pays nordiques et balkaniques, de l'Espagne et de l'Amérique du Sud, mais où les visages émaciés des Russes blancs et la saine gaieté des touristes des Etats-Unis avaient été remplacés par les grosses têtes rasées de l'occupant et son rive épais de goinfreur.

Ce seul contact leur avait causé l'effet d'un vésicant, aussi le froid de l'immeuble qu'habitait le professeur, loin de les saisir en entrant, leur parut plutôt bienfaisant.

Mme Verdier accueillit Legrenon

presque maternellement. Quarante années de mariage l'avaient habituée à pressentir tous les désirs de son mari. A côté des pantoufles déjà préparées à son intention se trouvaient, comme par enchantement, de vieilles espadrilles que le jeune étudiant enfila avec reconnaissance, pendant que quatre lamentables souliers d'homme essayaient de sécher dans le rayonnement d'une chauffeuse électrique.

On aurait dit qu'elle économisait ses mots, tout en s'empissant autour du buffet de la salle-à-manger. Et pendant qu'elle était dans la cuisine, Verdier soupçonnait à peine tous les calculs qui s'élaboraient dans cette brave tête aux cheveux blancs si doux pour multiplier les biscuits aux figues, le bouillon aux herbes et légumes et la mortadelle aux ingrédients indéfinissables qui constituaient le réveillon de choix que des heures de queue devant les boutiques lui permettraient de leur offrir après la veillée.

Legrenon pénétra à la suite de son maître dans la vaste bibliothèque tapissée de livres jusqu'au plafond mais où, faute de chauffage, il ne travaillait plus. Ils choisirent ensemble quelques ouvrages scientifiques et retournèrent dans la salle-à-manger tout en discutant.

Verdier étala sur la table un manuscrit soigneusement annoté qu'il avait pris sur son secrétaire et le montra à son élève:

Ceci, dit-il est un "Traité d'anatomie topographique", auquel je travaille depuis plusieurs années, écrit en fonction des applications chirurgicales d'après les progrès et les acquisitions les plus récentes de la chirurgie. N'oubliez pas, Legrenon, qu'il ne peut y avoir de chirurgien hautement qualifié sans la maîtrise de connaissances étendues et précises d'anatomie et que l'abandon de la dissertation après l'obtention du doctorat est la pire erreur que puisse commettre un jeune professionnel qui désire opérer convenablement.

Legrenon acquiesça, connaissant depuis longtemps cette marotte chère à son professeur que tous les grands Patrons étaient d'ailleurs unanimes à corroborer; et, ainsi engagée sur cette voie, la conversation continua longtemps.

Puis, changeant plus tard de sujet, Verdier demanda à son élève s'il aimait Paul Valéry, et ils se mirent à lire ensemble quelques passages d'EUPALINOS et de LA JEUNE PARQUE.

La faculté d'abstraction du temps et de l'espace est un don merveilleux pour l'homme qui savoure les nourritures intellectuelles s'offrant à son esprit. Paris triste et gris, Noël tout proche, n'existaient plus pour le maître et

l'élève. Ils planaient au-dessus de la misère ambiante, ils baignaient dans la fécondité des idées et rêvaient à l'accouplement mystérieux des mots.

Vers onze heures, Mme Verdier rappela timidement à son mari qu'il avait l'habitude d'écouter les nouvelles d'Alger. En tournant le bouton de la T.S.F. une mélodie à la fois irritée et suppliante leur parvint:

"Ils ont tout pris, tout pris, jusqu'à notre petit lit", chantait une voix bien française. Et ce rappel du "Noël des enfants qui n'ont plus de maison", sur l'émouvante musique de Debussy, les replongea brusquement dans leur extrême dénuement. Ils se demandaient, en effet, ce qu'on pourrait encore venir leur dérober, et des auto-dafés de livres et d'œuvres d'art chaviraient dans leur tête, au point qu'ils en perdaient maintenant cette belle sécurité dont ils se délectaient tout à l'heure.

Ils regrettaient cette césure, ces instants qu'ils avaient volés à l'oubli quand, une fois l'émission de nouvelles terminée, ils remirent leurs chaussures avec l'air confus d'enfants pris en faute.

— J'accompagne ma femme à Saint-Sulpice, venez-vous? avait dit Verdier à son invité, employant une formule évasive qui jetait le voile sur ses convictions religieuses.

Dans l'église pleine de femmes de tous âges, de jouvenceaux et de vieillards — beautés et santés fanées, vêtements râpés, regards durs ou anxieux — ils se frayèrent un chemin et s'installèrent dans une des chapelles latérales où l'on voyait le maître-autel. Verdier et Legrenon regardaient la cérémonie avec des yeux tout neufs, car plus encore que dans les livres ils trouvaient exprimés là un espoir collectif invincible, une beauté intangible, une discipline universelle et une richesse spirituelle qu'aucun occupant au monde ne pouvait ravir. Cela aussi fut pour eux simple et sans phrase comme tout ce qui touche au grand amour et à la grande charité.

Revenus à l'appartement, les Verdier et leur invité se réunirent de nouveau autour de la table de la salle-à-manger, mais, cette fois, devant le festin préparé par la femme du Professeur. Pourtant leurs agapes ne furent pas très joyeuses; trop d'absents occupaient leur pensée, trop de rappels d'un passé heureux, aussi.

— Et ce travail idiot dont vous sortiez quand je vous ai rencontré? interrogea Verdier pour changer le cours des idées. Vous ne m'en avez pas reparlé, Legrenon.

— J'ose à peine vous le dire, tellement c'est ridicule... J'ai nettoyé, dépecé et préparé de la volaille toute l'après-midi, en qualité d'extra, dans la cuisine du restaurant La Coupole, pour le réveillon de ce soir.

— Quelle ironie, mon pauvre ami, soupira Verdier en regardant les maigres victuailles qui garnissaient sa table. Vous a-t-on donné quelque chose à manger, au moins.

— On m'a payé, ne trouvez-vous pas que c'est déjà beaucoup? D'ailleurs, je n'avais pas le cœur à manger quoi que ce soit. Mais il me faut régler mon compte de pension à la fin du mois, alors je n'avais pas le choix.

— Evidemment, des piqûres et quelques pansements ne sauraient boucler un budget d'étudiant, si restreint soit-il. Mais consolez-vous, Legrenon, beaucoup ont pratiqué ce genre d'expédients avant vous et quand vous serez reçu médecin...

— Le serai-je jamais? J'ai le pressentiment qu'ILS ne me laisseront pas terminer mon cours. Ils m'envoieront en Allemagne, comme tant d'autres, pour trimer dans leurs usines de guerre.

— Taisez-vous, mon petit, taissez-vous. En ce moment aucun de nous n'a le droit de se laisser aller et d'être pessimiste. Vous finirez vos études, dussé-je vous réquisitionner comme assistant ou préparateur dans un de nos laboratoires. Je tiens à vous et la Faculté compte sur tous ses futurs médecins. Alors, ayez confiance et à la moindre alerte prévenez-moi. Et surtout ne passez pas un Noël gris, avec une telle idée.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que le Professeur Verdier entendit parler de Legrenon. Il en demeura peiné, surpris et inquiet, car cette attitude était assez peu dans la manière de son élève.

Mais un soir Madame Verdier revint affolée de ses courses et dit à son mari:

— Bernard, c'est affreux, sais-tu ce que j'ai appris chez l'épicier? Un certain nombre de dineurs ont été empoisonnés à La Coupole à la suite du réveillon de Noël. Naturellement on a opéré immédiatement des arrestations.

— Mon Dieu, Legrenon! s'exclama aussitôt Verdier.

— J'y ai pensé tout de suite, reprit Mme Verdier, puisqu'il avait été employé quelques heures auparavant comme extra aux cuisines. Alors j'ai habilement questionné Roger, le vieux commis qui me sert depuis des années et qui connaît tout le monde dans le quartier.

— Alors?

— Les victimes, tous des Allemands, ont, paraît-il, été empoisonnés avec de la strychnine mêlée aux plats de volaille, et Legrenon, soupçonné le premier en qualité d'étudiant de médecine, a été fusillé ce matin.

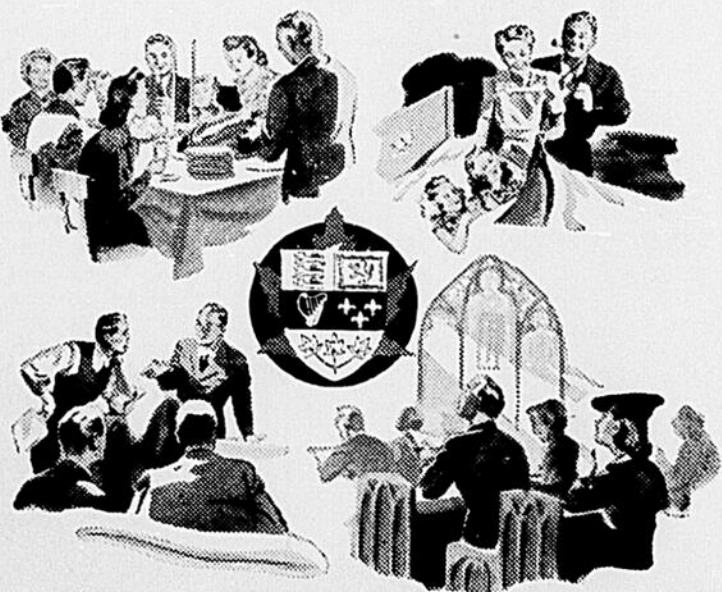
— Le brave petit, murmura Verdier, il savait donc pourquoi il ne finirait jamais ses études. Mais jusqu'au bout il a conservé le sang-froid d'un homme qui envisage les quelques moments qui lui restent à vivre comme les plus précieux et les plus enrichissants de son existence. Et, pas un instant, sa foi dans la beauté de la carrière qu'il avait envisagée et dans la primauté du spirituel n'a faibli.

Et le Professeur Verdier alla chercher dans sa bibliothèque LA JEUNE PARQUE de Paul Valéry, le dernier livre qu'ils avaient lu ensemble, pendant cette veillée de Noël gris.

Geneviève de la TOUR FONDUE

LE TRAVAIL et L'ÉCONOMIE

Vous assureront
LES QUATRE LIBERTÉS



LA BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

Fondée en 1846

Coffrets de sûreté à tous nos bureaux

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE.

NOËL!

Clartés dans la nuit...

Les anges, ayant pris sur leurs ailes de grands morceaux de ciel, se hâtent vers la Vierge, afin d'en effleurer l'Enfant...

Marie, penchée sur le petit comme une fleur sur son fruit, se revêt de silence, afin d'en recouvrir l'Enfant...

Les étoiles, en pluie d'or, du profond de la nuit laissent couler leurs feux, afin d'en caresser l'Enfant...

L'âne et le boeuf, bien tendrement soumis, sur l'aube dégarnie poussent leurs souffles unis, afin d'en réchauffer l'Enfant...

Les bergers, sortant de l'ombre, glissent sous leur mante brune des paillettes de lune, afin d'en réjouir l'enfant...

Les Mages, venus de cités fabuleuses, portent jusqu'à l'Etoile l'or, la myrrhe et l'encens, afin d'en couronner l'Enfant...

La terre, inondée de lumière, dans une simple prière recueille tout son amour, afin d'en consoler l'Enfant...

Marie LEMONNOIR

